

- III. Entretien avec Nuccio Ordine
IV. Lettre inédite de Rimbaud à Jules Andrieu
V. Fawwaz Traboulsi, Sykes, Picot et Balfour

- VI. Laval, le traître dans le miroir de la France
VII. Hamdouchi, maître du polar arabe
VIII. Intégrité et paradoxes d'Émile Eddé



Édito

Le diable dans le confessionnal

«**P**opulation of Lebanon: 6,090,782 (April 2018 est.) - (including 2 million Syrians and 450,000 Palestinians.» Sur Wikipédia, on constate avec effarement que notre population, estimée à 4 millions d'habitants environ, a considérablement augmenté à cause des réfugiés que les démographes comptabilisent désormais. Ce chiffre est d'autant plus alarmant que «la population du Liban» (*population of Lebanon*) risque de devenir «la population libanaise» (*Lebanese population*) si l'actuel gouvernement ne fait rien pour remédier à cette situation. Certes, Walid Joumblatt a bien raison de mettre en garde contre un retour anarchique des réfugiés syriens qui s'apparenterait à une déportation en raison des périls qui les menacent sous le régime d'Assad qui n'a jamais hésité à éliminer en masse ses opposants, mais la création d'une zone sécurisée en Syrie sous la protection de la Russie ou de l'ONU est-elle donc illusoire? Si la compassion et la prudence doivent primer, elles n'empêchent pas d'ouvrir les yeux sur les dangers réels du «provisoire qui dure» au risque de modifier l'équilibre démographique du Liban...

Reste à se demander ce dont le nouveau gouvernement est capable. Salué par une population désespérée qui n'y croyait plus, applaudi par les féministes parce qu'il comprend quatre femmes (alors que ce chiffre est ridiculement bas!), il est condamné à obtenir des résultats rapides pour sortir le pays du bourbier où il s'enlène. Mais trois obstacles rendront sa tâche ardue, voire impossible: le manque d'harmonie entre les différents blocs et partis; l'hégémonie évidente de l'alliance du 8 Mars (et consortes) qui a confisqué les ministères essentiels; la permanence de la corruption, ainsi que le règne du clientélisme et du népotisme, illustré d'ores et déjà par la nomination critiquable de plusieurs ministres «apparentés». Le général de Gaulle a considéré un jour que «le gouvernement (si tant est que l'on puisse l'appeler ainsi) des partis est une catastrophe nationale», avant d'ajouter: «On a fait le confessionnal pour tâcher d'éloigner le diable, mais si le diable est dans le confessionnal, alors ça change tout!»

Chez nous, aussi longtemps que le ver rongera le fruit, la récolte sera forcément catastrophique.

ALEXANDRE NAJJAR

Journaliste et romancière, May Menassa était un exemple de dévouement à la culture. Son jugement fin, sa belle plume, sa rigueur et sa disponibilité ont fait d'elle l'une des figures de proue de la critique au Liban. Son dernier livre, *L'Enfant aux yeux pleins de larmes*, paraîtra le 28 mars prochain chez Erick Bonnier. En hommage à cette écrivaine inoubliable, nous publions ici un texte en prose et un récent poème écrits par sa sœur, Vénus Khoury-Ghata.

Ce regard qui interroge le monde

Hommage à May Menassa (1939-2019)

Bizarreries de la mémoire, mon premier souvenir de ma sœur n'est pas lié à un vécu mais à une photo, la seule sauvée des misérables archives familiales: May y est en première communiant, moi en ange qui déploie ses ailes jusqu'au ciel.

Soixante-cinq ans ont passé, la petite communiant devenue journaliste célèbre, écrivain connu, mère de dix romans et grand-mère comblée de deux petites-filles garde toujours le même visage enfantin creusé de deux fossettes et ce regard inquiet qui interroge le monde.

Enfant, à la moindre dispute avec le père et le fils, May se réfugiait dans un coin attendant la fin de la tempête alors que l'ange de la photo se métamorphosait en diable, en justicier.

Rebelle aux diktats du père, je lui criais ma haine, transformant une simple dispute en brasier, en incendie.

Face aux colères paternelles intempestives, je me surprénais rêvant d'un père tolérant, grandiose. Celui qui prétendait l'être m'ayant simplement adoptée. Pensées fugitives comme vol d'étourneau mais qui n'effleuraient jamais ma sœur.

May accepte les êtres tels qu'ils sont, ne cherche pas à les changer, mais à se changer elle-même pour mieux les comprendre. Les mériter.

«*Faux, objecte une amie commune. May donne l'impression de se soumettre. Seule l'écriture, les livres, la musique importent à ses yeux, tout le reste est secondaire.*»

Discrète, effacée, elle l'est restée plus tard malgré son image de tous les soirs à la télévision qui fit d'elle une star du petit écran. Les passants qui se retournaient sur elle dans la rue ne la distraient pas de son vrai objectif: ÉCRIRE.

«*Envoie-moi des livres, les derniers parus*» était sa seule demande quand je pensais robe, parfum, tout ce dont rêve une femme.

Travailleuse infatigable, elle suivait son chemin avec calme et détermination: devenue journaliste, elle épouse son premier amour, lui fait un enfant, sûre de passer sa vie avec lui, l'aurait fait sans la réalité qui s'imposa à elle un jour. Elle était



D.R. seule à croire à leur couple.

Ses biens réduits à quelques livres et à sa guitare, elle partit sans un seul regard en arrière, sans demander son reste.

«*Méfiez-vous de l'eau qui dort*», dit le proverbe, mais l'eau dormante dans ce cas précis ne réclamera jamais son dû.

Pas de reproches, pas de revendications. Une fille faite du silence. Un silence qui parle dans ses romans, dans ses éditoriaux et ses interventions à la télévision, l'agneau devenant louve, l'étrépané volcan, le ruisseau fleuve torrentiel.

Seule avec ses livres et sa guitare, elle fit son nid dans une banlieue loin du beau quartier où elle vécut jusque-là, transforma un bout de terrasse en jardin luxuriant. Entourée de chats sans maîtres venus de toutes parts, elle écrivait à l'ombre de sa treille qui s'allongeait au même rythme que la liste de ses romans. Huit en huit ans, salués par la presse et qui ont trouvé leur

public fidèle. Un grand public.

Écrivait tant que le jour était jour, à la lueur de la bougie lorsque les bombardements coupaient l'électricité, dans son rez-de-chaussée envahi par ses voisins qui déferlaient chez elle, les étages plus exposés que le reste.

C'était la guerre, traverser le ring de la mort deux fois par jour pour se rendre à son bureau au *Nahar* revenait à affronter la mort.

Visée deux fois par des snipers, elle fut quitte avec un pare-brise explosé et un pneu crevé. Nullement découragée, elle reprenait le même chemin le lendemain et tous les jours qui suivirent.

Brave petit soldat, elle forçait les barrages pour s'enquérir de nos parents encerclés par les batailles que se livraient les milices de tous bords dans le quartier de Ain el-Remmaneh, et pour rendre visite à l'autre bout de la ville à notre frère poète interné depuis des décennies dans un asile psychiatrique.

Plus fragiles que le reste des humains, les poètes (l'histoire ne manque pas d'exemples) tournent à la folie comme l'eau peut tourner au gel.

On vieillissait plus vite qu'ailleurs dans la maison paternelle.

Prendre ses responsabilités n'effrayait pas, n'effraie toujours pas, ne décourage pas. Assumer est le mot d'ordre, accepter les coups du sort sans se révolter, laisser passer l'orage et surtout s'entraider.

May m'a empêchée de couler après le décès de mon mari Jean Ghata. Elle a passé un mois à mes côtés à Paris. Protéger ma fille Yasmine de mon désespoir était sa priorité.

Maternée par ma petite sœur, j'ai tenu bon tant qu'elle était là.

Elle partie, j'étais en miettes.

Rentrée au Liban, May avait emporté les murs de notre appartement avec elle. Tout m'effrayait.

«*Reviens*», je lui criais tous les soirs au téléphone à travers mes sanglots. J'aboyais.

Comment revenir? Sa vie était là-bas dans ce pays qu'elle défendait bec et ongles contre ceux qui voulaient le détruire. Elle l'aime alors que je m'en suis détachée, dérivante île entre deux langues et deux continents, accrochée à une seule image, celle de Bcharré, seul lieu de bonheur de mon enfance.

Sachant mon attachement à ce village, May trouve moyen de s'y rendre chaque quelque temps avec mon fils Ghassan pour m'envoyer des photos de la maisonnette de notre tante institutrice au cœur d'une plantation de pommiers. Photos ordinaires pour d'autres, magiques pour moi.

Il me suffit de fermer les yeux pour entendre les femmes s'interpeller du haut de leurs terrasses. Leurs draps secoués à grands coups font fuir les oiseaux prêts à picorer le maïs qui sèche sur les toits, les lampes tempêtes brandies face aux ténèbres font reculer les renards qui tournent autour des poulaillers.

Ma sœur et moi, deux vies enchevêtrées l'une dans l'autre, deux écritures aussi. Il m'arrive de croire que j'ai écrit mon œuvre en arabe et qu'elle a écrit la sienne en français, il m'arrive aussi de me dire que les ailes d'ange de la photo auraient mieux fait de surmonter l'épaule cassée et tant de fois opérée de May, non la mienne.

VÉNUS KHOURY-GHATA

À May

Quel est mon nom demandes-tu aux murs penchés sur toi

Ton nom d'eau et d'écume aussi grand qu'un crayon à papier
Ton nom si petit s'effraie
Avec quels doigts attraper ses trois lettres éparpillées sur la pierre
Avec quelle main faire signe aux murs de pas s'inquiéter
Illisible la page où je t'écris
Je t'écris parce que tu ne peux pas écrire
Que tu récites sans te tromper l'alphabet du néant

Je t'écris sans écrire
Les passants piétinent mes mots
Mes consonnes sont rèches
Mes voyelles sont nues

Je t'écris pour éteindre le feu qui dévore mes doigts dès qu'ils touchent ton nom
Dieu de l'oubli
Dans quelle poche gardes-tu ceux qui partent
Et pourquoi permets-tu que l'on se souvienne

VÉNUS KHOURY-GHATA

L'ORIENT DES LIVRES EN LIBRAIRIE

RACHID EL-DAÏF	KHALED KHALIFA	ELIAS KHOURY	ADA JREISSATI	SAMIR KASSIR	COLLECTIF	ALAA EL ASWANY
La minette de sikirida	La mort est une corvée	Les enfants du ghetto Je m'appelle Adam	Or la vie	La guerre du Liban De la dissension nationale au conflit régional	Short La nouvelle bande dessinée arabe	J'ai couru vers le Nil

Le point de vue de Youssef Mouawad

Le lanceur d'alerte, un mouchard ?

À l'école ou au collège, qui n'a été victime d'un rapporteur ? Pour mieux nous régenter, nos inspecteurs de l'éducation ont encouragé la veulerie jusqu'à l'institutionnaliser ! Si moucharder est une pratique répressive, pourquoi ne pas étendre la condamnation au domaine des médias ?



© Johanne Issa

« La délation était un sport très prisé dans nos cercles pour rester dans les bonnes grâces du big brother. »

Ainsi Jamal Khashoggi ne serait autre chose qu'un délateur ? Comme journaliste d'investigation, comme fouille-merde ou coprophage, ne jouait-il pas à l'indie ? En s'attachant à dénoncer les dérives d'un régime monarchique, ne faisait-il pas œuvre de sycophante ? Alors comment expliquer que les lanceurs d'alerte Julian Assange et Edward Snowden, deux fugitifs, ayant aux trousses des procureurs généraux, puissent bénéficier d'un tel capital de sympathie dans la frange éclairée de l'audimat ?

Ratissons large ! La France a connu sous l'occupation, les lettres anonymes et les « corbeaux », ces dénonciateurs de l'ombre ! Quant au Liban, à l'époque où les services de renseignement syriens l'avaient mis en coupe réglée, le QG de Anjar croulait sous les rapports que lui faisaient parvenir nos responsables, ministres et députés bien-nés, hommes de religion inclus. La délation était un sport très prisé dans nos cercles pour rester dans les bonnes grâces du big brother.

Alors quelle différence entre nos susdits représentants et les whistle-blowers ? Pourquoi les rapporteurs sont-ils condamnables dans un cas et pas dans l'autre ? D'après quel critère fait-on la distinction entre accusateurs honorables et méprisables rapporteurs ? Le pape François, excusez du peu, a trouvé

réponse à cette question, en houspillant sa propre curie, où médisance et calomnie vont de pair avec carriérisme.

Encore une manifestation de l'ambiguïté de la morale ? Non, car dénoncer dans un geste de révolte ou d'insoumission ne revient pas à dénoncer par complaisance !

Assange et Snowden n'ont pas cherché à être méritants. L'injustice était flagrante à leurs yeux et la gratuité de leur geste les honore. Par certains côtés, ils avaient des âmes de seigneur. Ce sont des objecteurs de conscience qui, au péril de leur vie et de leur confort, ont défendu le droit à l'information et

lancé un débat sur la surveillance de masse qui violait notre sphère d'intimité. Redresseurs de torts, ils ont livré à la vindicte publique l'identité de ceux qui transgressaient le droit à l'échelle internationale. Rappelons que l'article 12 de la Déclaration universelle des droits de l'homme protège censément de toute atteinte à la vie privée. Moucharder en l'espèce, c'était emprunter la voie de l'honneur et celle, plus royale encore, du risque !

Alors que nos hommes politiques, dénonciateurs professionnels de leurs confrères, rapportant jusqu'aux orientations sexuelles de leurs concurrents à abattre, n'ont jamais eu de l'étoffe. Carriérisme et complaisance ayant pris le pas sur toute autre préoccupation ! (N'Diaye)

Et pour comble, après tant d'obsequiosité, ils s'exhibent sans vergogne et plastraient avantageusement alors que nos deux lanceurs d'alerte vivent cloîtrés, de crainte d'être embastillés !

« Ô vraiment marâtre Nature ! »

Adieu à...

Robert Abdallah Ghanem



Journaliste, poète et philosophe, Robert Ghanem (à g. à côté de Mikhaïl Naïmeh) vient de nous quitter. Né en 1939 à Baskinta, il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages remarquables et le traducteur en arabe d'*Un amour de Swann* de Marcel Proust.

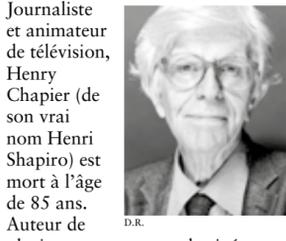
Edmond Saab

Ancien rédacteur en chef exécutif du quotidien *An-Nahar*, éditorialiste et écrivain, Edmond Saab s'est éteint à l'âge de 79 ans. Il avait reçu en 2003 le prix Saïd Akl.

Alaa Machzoub

Romancier et nouvelliste irakien, Alaa Machzoub a été abattu en pleine rue le 2 février à Kerbala. On lui doit notamment *Le Chaos de la nation* (2014), *Crime sur Facebook* (2015), *La Hammam du juif* (2017) et *La Vieillesse de Bagdad* (2017).

Henry Chapié



Journaliste et animateur de télévision, Henry Chapié (de son vrai nom Henri Shapiro) est mort à l'âge de 85 ans. Auteur de plusieurs ouvrages sur le cinéma et d'un livre de souvenirs (*Version originale* paru chez Fayard en 2012), il était commandeur de la Légion d'honneur et commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres. Grand ami du Liban, il était également officier dans l'ordre national du Cèdre (2009).

Eric Holder

Auteur d'une trentaine de livres, dont *En compagnie des femmes* primé par le prix Roger Nimier en 1996, Eric Holder est décédé à l'âge de 58 ans.

Christine de Rivoyre



Romancière et membre du prix Médicis, lauréate du prix Interallié en 1968, Christine de Rivoyre est décédée à l'âge de 97 ans.

L'image du mois



Toi et Moi. Double autoportrait (détail) de Laure Ghorayeb and Mazen Kerbaj, 2009, encre de chine sur carton, 100 x 144 cm, Sharif Sehnaoui collection

Laure Ghorayeb et Mazen Kerbaj au Musée Surssock

Laure Ghorayeb est poète, artiste et critique d'art. Mazen Kerbaj est artiste, dessinateur et musicien. Ses dessins ont longtemps animé les pages de *L'Orient littéraire*. Les deux individus forment un des couples d'artistes les plus touchants. Leur moyen d'expression : l'encre de Chine et le papier. Feuilles, carnets, morceaux, ou encore rouleaux, le papier sous toutes ses formes devient la victime de nos deux compères.

Aujourd'hui Laure, la mère, a 88 ans, Mazen, le fils, en a moitié moins, 44. Depuis 2006, et en parallèle à leur pratique individuelle, ils ont créé une écriture à quatre mains, une écriture où la minutie des traits de

Laure fusionne avec les silhouettes au grand nez de Mazen. Nul n'est besoin de reconnaître qui fait quoi dans le foisonnement et l'enchevêtrement de leurs dessins et correspondances ; l'important est de

suivre leur délire et leur ambition sans limite.

LAURE ET MAZEN : CORRESPONDANCE(S) au Musée Surssock, jusqu'au 26 août 2019. Adresse et horaires sur surssock.museum

Actu BD

Le palmarès d'Angoulême

Le palmarès officiel du 46^e Festival de la BD d'Angoulême est le suivant :

Grand prix de la Ville d'Angoulême :

Rumiko Takahashi



Prix spécial du jury : *Les Rigoles de Brecht Evens* (Actes Sud, 336 p.)

Prix de la série : *Dansker de Haldan Pisket* (Presque Lune Editions, 160 p.)

Prix Révélation : *Ted, drôle de coco* d'Emilie Gleason (Atrabile, 128 p.)

Prix Patrimoine : *Les Travaux d'Hercule* de Gustave Doré (2024, 60 p.)

Prix de la bande dessinée alternative : *Expérimentation* du collectif Samandal

Fauve polar SNCF : *Villevermine* de Julien Lambert (Sarbacane, 80 p.)

Prix Jeunesse : *Le Prince et la Couturière* de Jen Weng (Akileos, 60 p.)

Prix des lycéens : *Il faut flinguer Ramirez* de Nicolas Petrimeaux (Glénat, 144 p.)

Bande dessinée

Samandal primé à Angoulême !

EXPÉRIMENTATION du collectif Samandal, 2019.

Chaque festival ou cérémonie d'ampleur a son trophée : le chevalier à l'épée pour les Oscars, la Palme à Cannes. Dans le monde de la bande dessinée, au sommet duquel le festival international d'Angoulême fait figure de rendez-vous incontournable, la récompense est un Fauve, et en guise de fauve, un petit chat, créé par le dessinateur Lewis Trondheim.

Mené avec une qualité constante depuis plusieurs années par l'équipe de son directeur artistique Stéphane Beaujean, le festival proposait fin janvier une édition 2019 de haute volée, et des expositions d'ampleur, toujours soucieux de toucher à la fois l'amateur et le passionné, et d'avoir une vue sur l'international.

La cérémonie de clôture, durant laquelle l'annonce des fauves avait lieu, était déjà lancée depuis un moment, lorsque, arrivée au « Fauve de la bande dessinée alternative » récompensant une œuvre dont l'audace formelle et de contenu ne mettent en marge des courants dominants, le nom du collectif Samandal fut annoncé.

Cette distinction n'est pas anodine. Émise par un jury exigeant, elle récompense un parcours remarquable et de longue haleine. Samandal, c'est ce collectif d'auteurs basé à Beyrouth qui relève depuis dix ans



le défi, loin d'être gagné d'avance, de proposer au Liban des publications collectives régulières, de se développer, grandir, prendre racine et se pérenniser, alors même qu'aucune concession n'est faite par ses membres dans leur quête d'expériences narratives et visuelles nouvelles. Créé en 2009 par Omar Khouri, Hatem Imam, Lena Merhej, le Fdz, et Tarek Nabaa, le collectif est aujourd'hui animé par une nouvelle génération constituée de Joseph Kai, Raphaëlle Macaron, Lena Merhej, Barrack Rima, Tracy Chahwan, Nour Hifaoui et Karen Keyrouz.

C'est plus précisément le dernier numéro de la parution collective, désormais annuelle, qui est récompensé. Sous le titre *Expérimentation*, ce volume propose, sous la houlette de l'éditeur en chef invité Alex Baladi, des histoires courtes qui jouent sur le principe suivant : quatre scénarios ont été livrés, chacun à quatre

dessinateurs chargés de les retravailler en image, dialogués en français, anglais, arabe... et sous une version muette. Une expérience nouvelle à chaque appropriation des textes, tant les propositions sont libres et reflètent le naturel de chaque dessinateur. Des ouvertures à la troublante ambiguïté signées Sandra Ghosn et Helge Reumann jusqu'à la direction artistique de Tala Safié, élégante, inventive et qui frappe juste avec un choix franc de codes couleurs qui s'invite jusqu'aux traits des dessinateurs, l'objet marque par le soin apporté à sa fabrication.

Ce prix, le collectif le reçoit au moment où il se développe, au-delà de sa parution collective, vers une activité éditoriale nouvelle et des publications individuelles ou thématiques dont le récit *Antoine*, dans lequel Mazen Kerbaj revient sur un épisode de la vie de son père, et dont le premier chapitre sort cette semaine sous le label Samandal.

Plutôt que de récompenser un parcours qui s'achève, ce Fauve de la BD alternative a le mérite de couronner une structure en pleine action. Récompense donc, mais surtout tremplin pour viser encore plus haut. Voir ainsi mis sur le devant de la scène le travail d'une génération encore jeune est aussi, et ce n'est pas le moindre des beaux de ce prix, un déclencheur de vocations.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Michel Houellebecq	SÉROTONINE	Flammarion
2 Charif Majdalani	DES VIES POSSIBLES	Seuil
3 Alexandre Najjar	HARRY ET FRANZ	Plon
4 Éric-Emmanuel Schmitt	FÉLIX ET LA SOURCE INVISIBLE	Albin Michel
5 Samir Kassir	LA GUERRE DU LIBAN	L'Orient des Livres/Actes Sud
6 Nabil Mallat	L'ODYSSÉE DE JEAN MALAK	Éditions Écriture
7 Michelle Obama	DEVENIR	Fayard
8 Raphaëlle Giordano	CUPIDON A DES AILES EN CARTON	Plon
9 Muriel Barbery	UN ÉTRANGE PAYS	Gallimard
10 Diane Mazloum	L'ÂGE D'OR	JC Lattès

Agenda

Le Salon du livre d'Oman
Le Muscat International Book Fair se déroulera du 20 février au 2 mars 2019. Cette année, plusieurs auteurs libanais seront présents au stand de la maison d'édition Dar Saër el-Machrek qui organise cette participation libanaise en collaboration avec la Bank of Beirut.

Le Festival du livre d'Antélias

Le 38^e Festival du livre organisé par le Mouvement culturel Antélias se déroulera du 2 au 17 mars 2019 et mettra à l'honneur le *mouallim* Boutros al-Boustani. Signatures, rencontres et tables rondes seront comme chaque année au programme et des hommages y seront rendus au président Ghaleb Ghanem, au Dr Nagi Saghir et à Georges Zinati, Naim Doumet, Ramzi Salamé, Nagib Issa, Roula Zoubiane et Joseph Elias.

Le Liban, invité d'honneur à Vérone

L'Académie mondiale de poésie de Vérone qui célèbre la journée mondiale de la poésie le 23 mars prochain a choisi cette année le Liban pour invité d'honneur. Les poètes Issa Makhlof, Henri Zoghail, Joumana Haddad, Hassan Abdallah, Chawki Bzaih et Ritta Baddoura participeront à cette manifestation et liront leurs poèmes en arabe ou en français avec une traduction simultanée en italien.

Actualité

Le Prix Phénix à Fadi Comair

Décerné à un écrivain libanais d'expression française ou à un écrivain francophone ayant écrit sur le Liban, sponsorisé par la Audi Bank, le prix Phénix existe depuis 1996 et a déjà récompensé plusieurs auteurs de renom. C'est à la Villa Audi que Fadi Comair, membre de l'Académie des sciences d'outre-mer et directeur général des Ressources hydrauliques et électriques, a reçu le 7 janvier dernier le 23^e prix Phénix 2018 attribué à son dernier livre *Hydrodiplomatie et Nexus* (éditions Johanet).

Le prix France-Liban 2018



Le prix France-Liban de l'ADELF a été attribué à deux ouvrages ex-aequo : *L'Âge d'or* de Diane Mazloum et *Le Calame noir* de Yasmine Ghata.

Francophonie

L'Europe au Salon du livre de Paris

Plus de 3000 auteurs seront présents au Salon du livre de Paris (« Livre Paris ») qui se déroulera du 15 au 18 mars 2019 porte de Versailles. Cette année, l'invité d'honneur ne sera pas un pays, mais un continent : l'Europe !



Nuccio Ordine : « Je suis un facteur qui apporte les lettres mais ne les écrit pas. »

L'essayiste italien le plus lu dans le monde exhume les classiques de la littérature mondiale pour lutter contre l'idée selon laquelle l'Homme ne serait qu'une île séparée du monde et aveugle à ses tourments.

Les grands textes de la littérature mondiale peuvent-ils nous aider à repenser notre lien à l'autre et constituer une arme de défense contre l'étréité d'esprit ? À ces deux questions Nuccio Ordine répond par l'affirmative. Philosophe, professeur d'université et critique littéraire, ce spécialiste mondial de la Renaissance et de l'œuvre de Giordano Bruno en est même convaincu depuis longtemps. Son nouvel essai nous incite à (re)lire John Donne, Virginia Woolf, Sappho, Lucien de Samosate, Aristote et tant d'autres. Cette anthologie de textes courts doit ensuite conduire le lecteur à « embrasser leur intégralité » et réfléchir sur la bonté, l'accueil, la solidarité, la compassion, l'asservissement... Autant de notions vilipendées par des obscurantistes de tout poil. Parce qu'il arrive trop souvent à chacun d'entre nous de manquer d'a-propos face à cette longue liste d'usurpateurs puisse ce livre faire germer les graines d'une contradiction intelligente.

L'édition française de votre livre présente, en couverture, une toile de François Demoullins intitulée *Traité des vertus cardinales. Un homme, une plume et un livre à la main, se tient debout, au sommet d'un mât de bateau qui a pour particularité d'avoir des ailes. Est-ce à dire que seule la culture confère la hauteur de vue et permet de voyager plus loin qu'un oiseau ou un bateau ?*

C'est une interprétation. La hauteur de vue rend possible une réflexion profonde. Elle seule permet d'atteindre l'universel. Car notre problème – c'est l'essence même de ce livre – est de ne considérer que le petit périmètre de notre vie alors qu'il faut absolument en sortir pour regarder l'humanité. Deuxième chose – et j'espère que cela se sent

aussi dans l'essai – l'écriture est un voyage. Cette toile est un moyen de signifier que l'auteur débute son périple. Il n'a pas encore commencé puisque sa page est encore blanche. Mais dès qu'elle se noircit le voyage commence. Troisième réflexion concernant cette image : le bateau est attaché au continent. L'idée de fond de cet essai est de s'inscrire en faux contre une vision insulaire de l'humanité.

Votre livre a plus de cent pages d'introduction mais n'est-il pas lui-même une longue introduction à une entreprise plus vaste : découvrir ou redécouvrir les classiques ?

C'est exactement cela. Mon précédent livre, son « grand frère » en quelque sorte, avait pour titre : *Une année avec les classiques* (Les Belles Lettres, 2015). Chaque texte présenté ici parle avant tout de la vie. C'est ce que je dis en priorité à mes étudiants. Les livres et les auteurs sur lesquels nous discutons ensemble ne doivent pas être appréhendés et abordés comme s'ils étaient uniquement des vecteurs de réussite aux examens. L'obtention du diplôme de maîtrise n'est pas l'Ithaque, le but, véritable de notre voyage. Relire les classiques doit nous permettre de mieux comprendre le monde.

Vous parlez d'insularité. Précisons que ce livre s'adosse à la citation de John Donne : « Nul homme n'est une île. » Est-ce aujourd'hui la pensée dominante dans nos sociétés ?

Nous assistons à la création d'un monde insulaire dans lequel on fait comprendre aux jeunes qu'ils ne doivent penser qu'à eux-mêmes, à leurs propres intérêts et perdre de vue la vision fraternelle de l'humanité. Regardons les pays où des mouvements politiques affichent leur haine des étrangers. Ce livre, sur lequel je travaille depuis des années, s'inscrit dans ce contexte.



© Pierre Mond

En écho à John Donne, Francis Bacon dit : « L'humanité est un continent qui tient tous les autres. » La littérature classique permettrait-elle donc de « faire famille » ?

« La littérature est une arme de résistance contre l'ignorance. »

Nous pouvons, à travers les pages de la littérature, comprendre l'importance de la vie en commun mais aussi des racines communes. Virginia Woolf signifie par exemple dans un livre que nous sommes une unité constituée de multiples différences, de la même façon que la mer est faite d'un nombre incalculable de vagues différentes.

Votre essai n'aurait-il pas pu avoir pour titre « Petit traité pour devenir un honnête homme » ou « Petit traité pour combattre l'ignorance triomphante » pour reprendre l'expression de Tommaso Campanella, un des auteurs que vous évoquez ?

Bien sûr. Mais j'ai préféré quelque chose de plus neutre : l'idée que les classiques nous aident à vivre. Souligner la seule dimension combative des classiques eût été trop restrictive. Mais ce que vous dites

entre dans mon programme. Car chaque lecture proposée incite à une forme de résistance. Je pense aux mots d'Antonio Gramsci qui dit « *haïr l'indifférence* ». L'indifférence est une forme morale de complicité. J'essaie ici de provoquer un débat : comment faire pour que la littérature puisse être un antidote à notre société ?

Un antidote ou une arme ?

La littérature est une arme de résistance contre l'ignorance, ce château fort sans pont-levis – si vous me permettez cette métaphore – qui doit normalement permettre d'entrer en connexion avec le monde extérieur.

Le livre est séparé en deux parties. Les auteurs qui figurent dans la première sont-ils les incontournables de votre Panthéon littéraire ?

Non, j'ai plutôt essayé de proposer un itinéraire que j'espère original en reliant certains d'entre eux. Par exemple, personne n'avait encore mis ensemble Virginia Woolf, John Donne et Francis Bacon. Pour moi, ils ont un lien évident.

Vous évoquez Francis Bacon. Celui-ci invite à la bonté, à faire du bien aux hommes. Il promeut l'ouverture aux autres et la solidarité. Que répondez-vous à ceux qui vous répondraient : ce n'est plus possible ?

C'est un mensonge. Quand on dit que l'afflux de migrants pose problème en Europe, c'est faux. Il y a des pays, des régions qui ont besoin d'ouvrir leurs portes aux autres. Regardez ce qui se passe à Riace, en Calabre. Le maire a accueilli des migrants parce que son village qui, depuis des années, voyait disparaître ses habitants, a pu à nouveau se développer et ne pas se transformer en localité fantôme comme bien d'autres. Résultat : des métiers qu'on croyait disparus réapparaissent, une école, un bureau de poste, une pharmacie ont ouvert. Alors, quel est le problème ? Certains partis, pour gagner les élections, exploitent les angoisses des gens. Je les appelle des « entrepreneurs de la peur ».

Si l'on en est là, c'est peut-être parce que, comme le dit Aristote – autre penseur dont vous parlez –, nous ne nous étonnons plus. N'est-ce pas curieux alors qu'un clic d'ordinateur nous permet de tout savoir ?

Je ne partage pas ce point de vue. Il ne faut pas en effet confondre l'information avec la connaissance. La question est de savoir comment la première donne naissance à la seconde. Pour faire ce travail, il faut avoir une certaine culture. J'ai écrit un article pour le *Corriere della Sera* soutenant l'idée qu'internet est une mine d'or pour les gens qui savent, pas pour les ignorants. La « démocratie internet » fait que chacun peut raconter n'importe quoi sur tout type de sujet. Je suis d'avis que les étudiants se dotent d'abord des outils critiques et qu'ensuite ils aillent sur le net. Pas l'inverse.

Notre insularité n'est-elle pas, selon vous, le fait d'un système économique, le capitalisme pour parler clairement, philosophie qui met en avant la satisfaction de son propre bien avant celui du groupe ?

Hélas oui. Cette évolution du capitalisme depuis une quarantaine d'années a d'ailleurs été prophétisée par Thomas Mann dans les *Buddenbrook*. L'« Évangile » des

capitalistes c'est gagner un maximum d'argent en un minimum de temps sans jamais tenir compte du futur de l'humanité.

Votre livre est, du coup, très politique ?

Absolument. Mais politique avec un « P » majuscule. Il tente d'analyser la société et ses maux comme la rapidité, la culture du chiffre... Pour ne citer que lui, *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry nous enseigne que la construction d'une amitié solide n'est pas compatible avec la vitesse.

Est-il possible de réapprendre la notion de lenteur dans une société où « le temps c'est de l'argent » ?

Je pense que les professeurs ont pour mission d'enseigner cette valeur et d'autres qui ont été perdues. Mais il faut faire cela avec humilité, modestie. En accord avec l'écrivain George Steiner, je considère mon métier de professeur comme celui de facteur qui apporte les classiques mais ne les écrit pas.

Votre ouvrage a été traduit en arabe chez Dar al-Jadid et vous étiez invité en décembre au Salon du livre arabe de Beyrouth. Quel intérêt revêt pour vous le fait d'être maintenant traduit dans cette langue ?

J'en suis très honoré. Pas seulement parce que cela porte désormais à vingt-trois le nombre de traductions de mon livre, mais aussi parce que j'ai visité le Liban, les pays du Moyen-Orient ainsi que du Maghreb et que je m'y sens chez moi : la chaleur de gens, le sens de l'hospitalité, les odeurs et les couleurs me rappellent la Calabre de mon enfance. J'adorerais apprendre l'arabe pour lire les grands poètes médiévaux et Mahmoud Darwich avec lequel j'ai passé une soirée inoubliable dans un restaurant parisien.

Propos recueillis par
WILLIAM IRIGOYEN

LES HOMMES NE SONT PAS DES ÎLES. LES CLASSIQUES NOUS AIDENT À VIVRE de Nuccio Ordine, traduit de l'italien par Luc Hersant, *Les Belles Lettres*, 2018, 496 p.

À la suite d'un différend avec l'administration fiscale, l'écrivain a quitté la France, laissant derrière lui une bibliothèque richement dotée.

Quiconque s'est rendu un jour chez Alberto Manguel lorsqu'il demeurait encore à Mondion – le mont de Dionysos –, localité sise entre Châtelleraut et Tours, dans le Centre-Ouest de la France, ne peut oublier la magnificence et le calme des lieux. Imaginez un ancien presbytère situé à l'orée d'un parc naturel régional et propice aux rêveries, à l'écoute apaisée de compositeurs adulés, aux plaisirs de la table mais aussi et peut-être avant à la lecture. Car une des ailes de ce petit coin de paradis fut, durant des années, la bibliothèque de l'écrivain-lecteur. Encore que ce mot paraît terne au regard des milliers d'ouvrages – toutes époques confondues – disposés selon un ordre que le propriétaire fut sans doute le seul à maîtriser.

Combien en a-t-il lu ? Là n'est pas l'important. Ce qu'il l'est c'est cette capacité à parler des livres comme personne, à faire jaillir les questions qu'ils portent en eux, à souligner leur part d'universel. Dans un monde qui va vite et veut faire de nous des sujets de plus en plus exécutants et de moins en moins

Alberto Manguel : « La perte de ma bibliothèque me rend inconsolable. »

pensants, cette démarche est – n'ayons pas peur des mots – révolutionnaire. Car elle a pour ambition de nous rendre meilleurs lecteurs, ces êtres aux aguets qui refusent les vérités alternatives, les discours simplistes et autres ingrédients qui conduisent tout droit à l'obscurantisme. Or c'est aussi de cela dont il est question dans le dernier ouvrage d'Alberto Manguel.

Contraint de quitter l'Hexagone pour des raisons fiscales, celui-ci a dû remballer sa bibliothèque. D'où la mention, dans le sous-titre, du terme d'« *élégie* ». Mais parce que les livres, malgré leur disparition, laissent à tous ceux qui les lisent une empreinte indélébile, il y a aussi de la joie dans cet ouvrage. Joie de découvrir ou redécouvrir des hommes de lettres qui ont marqué l'ancien propriétaire de Mondion. Joie de l'entendre signifier que dans son Panthéon littéraire il n'y a en fait aucun mort. Tous les livres et leurs auteurs nous parlent encore. Il suffit de tendre l'oreille.

En refermant la dernière page de votre livre, la célèbre phrase d'Alphonse de Lamartine m'est immédiatement revenue en mémoire : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. » Diriez-vous comme moi que cette bibliothèque qui vous a manqué pendant un temps est un être organique à part entière ?

Certainement. Une bibliothèque est un être vivant, composé comme le Monstre du Dr Frankenstein de morceaux et vestiges d'autres êtres,



© Léa Crespi, Pasco

d'autres bibliothèques. La mienne réunissait ce qui restait de ma première bibliothèque, quand j'étais enfant à Tel-Aviv, ce que j'ai pu sauver de la bibliothèque de mon adolescence à Buenos Aires, ce qui me restait de mes bibliothèques tahitienne, londonienne, milanaise... Le jour où le bâtiment destiné à loger mes livres fut achevé, dans le Presbytère que nous avions acheté en France, tous ces restes de papier et d'encre ont été réunis pour la première fois sous un toit commun. La perte de cet ensemble, de ce nouvel être, fut terrible et je reste inconsolable.

Ceux qui, comme moi, ont eu la chance de passer quelques heures dans cette bibliothèque, à vos côtés, savent que ce lieu était très singulier. Que retenir-vous d'elle maintenant qu'elle ne fait plus partie de votre paysage immédiat ?

Mais elle existe encore dans mon imaginaire. Je me promène encore

dans cet espace tous les jours et toutes les nuits je cherche les livres dont je me souviens de l'emplacement, des livres qui sont devenus des fantômes, mais ne sont pas, pour autant, moins réels.

Vous mentionnez cette citation de Kafka, extraite de ses correspondances : « On lit pour poser des questions. » Dans quelle mesure peut-on dire que les livres qui vous accompagnent depuis toujours font écho aux questions que vous (vous) posez ?

Ce sont plutôt les livres que je lis qui font surgir les questions en moi. Je traverse la vie en m'interrogeant sur un tas de choses, mais je ne sais pas comment poser les questions sur ce qui m'inquiète, sauf quand un livre me donne les mots justes. C'est *Don Quichotte* qui donne les questions pour faire face à l'injustice quotidienne, et c'est Saint Jean de la Croix qui m'enseigne à poser des questions sur l'extase

amoureuse. Je ne sais pas me mettre en mots sans mes livres.

Vous rappelez que vous avez été un lecteur de Borges. Sa bibliothèque, écrivez-vous, était peu garnie. La vôtre, en revanche, constituait une sorte de tour de Babel. Que dit cette différence d'environnement livresque entre Borges et vous ?

Borges était le plus grand lecteur du XXI^e siècle. Il a su extraire de ses lectures des bribes avec lesquelles il confectionnait des textes qui paraissaient nouveaux mais qui en fait étaient pythagoriques, des réincarnations de voix anciennes mêlées les unes aux autres. Mais il n'était pas fétichiste : il gardait avec lui seulement quelques titres qui lui étaient chers pour des raisons sentimentales, parce qu'ils avaient appartenu à son père ou parce qu'une amie chérie les lui avait donnés. Moi j'aime l'objet, le papier, l'encre. Les livres sont pour moi comme ces anges qui veillent sur le corps de Bergotte dans *À la recherche*, les silhouettes des rangées de livres dans sa bibliothèque. Je sens qu'ils veillent sur moi aussi, même maintenant qu'ils sont loin, dans leurs boîtes, enterrés vivants.

Votre bibliothèque était un lieu magique. Vous m'avez un jour raconté que des groupes scolaires venaient parfois vous rendre visite. À ces écoliers vous promettiez que dans cet amas de livres bien rangés autour d'eux il y avait au moins une page écrite pour eux.

Je me suis toujours demandé quel écho avait eu en eux cette phrase ?

J'espère qu'ils m'ont cru. C'est vrai : tout lecteur a un texte, quelques mots, qui ont été écrits pour lui. Le tout, c'est de les trouver. Il faut confier cela au hasard...

Vous arrive-t-il encore, comme ces enfants, de chercher d'autres pages qui auraient été écrites pour vous ?

Toujours. Et je les trouve. Je viens de relire *Jane Eyre* et je trouve ce passage, écrit par Charlotte Brontë pour moi, et que je n'avais pas encore décelé : Jane est en train de lire *Les Voyages de Gulliver*, livre qui l'a toujours enchantée. Mais alors qu'elle souffre et se sent accablée de tristesse, le livre ne l'enchanté plus. De beau rêve il s'est transformé en horrible cauchemar. Les livres changent selon nos états d'âme et les circonstances.

Les livres sont-ils forcément les pires ennemis des dictateurs ?

Les livres et les idées. La littérature est le contraire du dogme. Le dogme donne des réponses (obligatoires). La littérature pose de questions. Les dictateurs n'aiment pas être questionnés.

Propos recueillis par
WILLIAM IRIGOYEN

JE REMBALLE MA BIBLIOTHÈQUE. UNE ÉLÉGIE ET QUELQUES DIGRESSIONS d'Alberto Manguel, traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Bœuf, *Actes Sud*, 2018, 160 p.

Des archives récemment dépoussiérées révèlent une lettre inédite de Rimbaud à Jules Andrieu. Présentant un projet d'écriture atypique, elle apporte des éclairages stimulants sur le poète et le contexte politico-culturel des *Illuminations*. Rimbaud n'en a pas fini avec l'éternité.

Rimbaud échappe aux étiquettes et débordé les contours de son portrait raturé de noir ou de lumière. Rimbaud solitaire maudit, Rimbaud voyant délirant, Rimbaud en enfer, Rimbaud épris de Verlaine, Rimbaud à Aden, Rimbaud génie précoce de la poésie. Qu'importe. Rimbaud parle au présent à la postérité.

« Je sais comment on se pose en double-voyant pour la foule, qui ne s'occupe jamais à voir, qui n'a peut-être pas besoin de voir. »

Frédéric Thomas, chercheur en sciences politiques spécialisé en études rimbaldiennes, se penche sur une biographie en ligne de Jules Andrieu établie par l'un de ses descendants: *C'était Jules. Jules Louis Andrieu (1838-1884)*. Il trouve alors aux pages 208-209 une lettre manuscrite datée du 18 avril 1874 portant la signature de Rimbaud. Cette lettre, endormie le long du siècle dernier dans les archives Jules Andrieu, réapparaît durant une succession familiale. Elle montre que Rimbaud avait des contacts avec ce célèbre communal et son réseau en exil à Londres, tout comme elle révèle une entreprise d'écriture qui n'aurait jamais abouti.

« London, 16 April 74/ Monsieur, / - Avec toutes excuses sur la forme

Réponse s'il vous plaît ! signé Rimbaud

de ce qui suit. / - Je voudrais entreprendre un ouvrage en livraisons, avec titre: L'Histoire splendide. (...) Faut-il des préparations dans le monde bibliographique, ou dans le monde, pour cette entreprise, je ne sais pas? - Enfin c'est peut-être une spéculation sur l'ignorance où l'on est maintenant de l'histoire, (le seul bazar moral qu'on n'exploite pas maintenant) (...). »

Personnalité charismatique de la Commune de Paris, Jules Andrieu fut pédagogue, journaliste, et l'un des « poètes de l'Hôtel de Ville de Paris ». Auteur de livres éclectiques – notamment *Histoire du Moyen-âge, Philosophie et morale, Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris en 1871* – il collabore au *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle* dirigé par Pierre Larousse. À la fin de la Semaine sanglante, il échappe à la répression et se réfugie à Londres où il enseigne le latin et la littérature française. C'est en compagnie de Verlaine que Rimbaud le rencontre pour la première fois en 1872. Jules Andrieu appartient alors à un petit réseau politico-culturel où évoluent communalards et intellectuels. Thomas évoque qu'Andrieu partage avec Rimbaud « une même boulimie de savoirs et le goût des langues étrangères ». Selon Ernest Delahaye, ami d'enfance de Rimbaud, ce dernier considérait Andrieu comme un « frère d'esprit ».

« Monsieur, je sais ce que vous savez et comment vous savez: or je vous ouvre un questionnaire, (ceci ressemble à une équation impossible), quel travail, de qui, peut être pris comme le plus ancien (latest) des commencements? »

Au moment où il adresse sa lettre à Jules Andrieu, Rimbaud est de retour pour la quatrième fois à Londres, cette fois-ci avec Germain Nouveau, tout juste rencontré. Cette lettre est à ce jour la seule connue de Rimbaud en 1874, année au cours de laquelle il réécrit les *Illuminations*. Selon Thomas,



« Je serai libre d'aller mystiquement, ou vulgairement, ou savamment. »

elle représente une mine de ressources pour apporter un éclairage nécessaire sur: « les Illuminations, le milieu politico-culturel dans lequel se mouvaient Rimbaud et Verlaine après l'écrasement de la Commune de Paris et, enfin, sur cette zone grise, l'un de ces 'chaînes survivants' entre l'écriture poétique de Rimbaud et les écrits de la période abyssine ». Mieux, elle « occupe un point névralgique entre la période poétique et le silence de Rimbaud ».

Avant de rendre publique sa trouvaille, Thomas sollicite l'expertise de fins connaisseurs de Rimbaud qui parviennent à la même conclusion: cette lettre est très probablement du poète. Les repères spatio-temporels, les références littéraires et historiques, certains termes spécifiques (enharmonique, double-voyant, latest, explication), le ton et les formules employées; tout cela est favorable à son authentification. Le style et la structure rappellent selon Thomas les lettres d'Aden et le souffle de Rimbaud dans *Mauvais sang, Soir historique* ou *Délires II*. Alchimie du verbe. Le chercheur livre, à l'automne 2018, une étude documentée de cette lettre, soulignant ses enjeux au regard du contexte politique de 1872-1874 et de l'œuvre rimbaldienne.

L'essentiel des articles parus fin 2018 et début 2019 dans la presse doit énormément au travail exigeant de Frédéric Thomas (<https://sites.dartmouth.edu/paradesauvage/>). Ces papiers insistent pour la plupart sur deux faits probablement liés: d'une part, la très timide couverture médiatique (même si les médias ont été mis au courant) de cette découverte et d'autre part, la dimension politique que cette lettre met au premier plan. La majorité des experts s'est peu intéressée au politique chez Rimbaud, ceci dans la continuité d'une tendance que Thomas attribue à Verlaine. Devenu catholique conservateur, Verlaine aurait cherché à estomper le politique de son parcours et de celui de Rimbaud. Mais un regain d'intérêt pour le Rimbaud politique apparaît depuis 2010 chez des chercheurs tels qu'Yves Reboul, Steve Murphy, Kristin Ross ou Frédéric Thomas.

La lettre découverte dans les archives Jules Andrieu suggère ainsi que Rimbaud n'aurait pas été complètement isolé mais aurait eu, outre des amitiés duelles, ses entrées dans un réseau social politisé proche du milieu communal. Aussi, âgé d'à peine vingt ans et travaillant au manuscrit des *Illuminations*, il aurait voulu écrire un livre d'histoire pas comme les autres. Et c'est pour cela qu'il sollicite Jules Andrieu.

« Puis une archéologie ultra-romanesque suivant le drame de l'histoire; du mysticisme de chic, roulant toutes controverses; du poème en prose à la mode d'ici; des habiletés de nouvelliste aux points obscurs. - Soyez prévenu que je n'ai en tête pas plus de panoramas, ni plus de curiosités historiques qu'à un bachelier de quelques années - Je veux faire une affaire ici. »

Rimbaud souhaite que ce manuel ait la forme d'un feuillet (« ouvrage en livraisons »), et qu'il soit d'un niveau accessible, tout en ayant les attributs d'un potentiel

best-seller pouvant lui procurer un confort matériel. Mais le poète ne vise pas pour autant la médiocrité. Il veut innover. Il revendique une liberté de pensée et de ton. « Le style devant être négatif et l'étranger des détails et la (magnifique) perversion de l'ensemble », racontant une histoire dominée par la destructivité, il imagine un métissage des genres croisant histoire, érudition, critique, journalisme, spiritualité, prose poétique.

« Voyons: il y aura illustrés en prose à la Doré, le décor des religions, les traits du droit, l'enharmonie des fatalités populaires exhibées avec les costumes et les paysages, - le tout pris et dévidé à des dates plus ou moins atroces: batailles, migrations, scènes révolutionnaires: souvent un peu exotiques, sans forme jusqu'ici dans les cours ou chez les fantaisistes. »

Loin du politiquement correct, Rimbaud exprime là un dessein universaliste, sans craindre l'envergure titanique de son plan. Il appelle au dépassement d'apparentes contradictions et mise sur un alliage du commercial et du novateur, de la violence et de la fascination. Il a compris le pouvoir de la communication (il pense à une « réclame frappante (...) en tête de la livraison »). Son ambition est moderne, voire postmoderne par certains aspects.

« D'ailleurs, l'affaire posée, je serai libre d'aller mystiquement, ou vulgairement, ou savamment. Mais un plan est indispensable. (...) Réponse s'il vous plaît!! Mes salutations respectueuses/ Rimbaud - 30 Argyle square, Euston Rd. W.C. »

Cette lettre déstabilise peut-être car elle incite à revoir et diversifier ce qui a pu être pris pour acquis concernant Rimbaud. Reste un point essentiel. Qui submerge à sa lecture. Une émotion si vive qu'on croirait percevoir la voix du poète, d'une impétueuse jeunesse, impatiente et injonctive, pleine de déferlements.

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

CINQ POÈTES
SYRIENNES

Les *Fruits de l'obscurité*, micro-recueil paru fin 2018, met à l'honneur cinq poètes syriennes de différentes générations, nées entre 1967 et 1988 et vivant aujourd'hui en exil (l'Allemagne pour toutes sauf pour F. Souleimane décédée en France en 2017). Les feuillets rouges présentent les poèmes de Lina Atfah, Rasha Habbal, Maha Becker, Widad Nabi et Fadwa Souleimane. Ces poèmes ont été lus le 24 décembre 2017 dans l'appartement de Maha Becker, lors d'une soirée sororale dédiée à la mémoire de Fadwa Souleimane. Cette lecture a été retransmise en direct sur Radio O, station célébrant l'oralité du poème, avant de paraître chez L'Atelier de l'Agneau.

Personne ne lit la poésie de bon matin

L'oiseau quitte son nid pour prendre une photo avec les fils barbelés de la frontière
L'amant pose sa tête sur la rouille d'un banc à la gare et pense à la main de son aimée restée oubliée au fond de sa poche

Le soldat emplit la ville de la poussière de ses bottes militaires

Alors que la poésie prend l'escalator avec moi pour s'isoler...
Souriante.

WIDAD NABI

*

- Que fait la langue?
- Elle te tend un miroir pour que tu voies ta solitude dénudée du vacarme
- (...) Que faire des nuages?
- Fixe-les du regard jusqu'à ce qu'ils deviennent pluie
- (...) Que faire du temps?
- Egraine-le tel une grenade
- (...) Pourquoi les poètes meurent?
- Pour mettre leurs noms à l'épreuve de l'immortalité
- Pourquoi les despotes meurent?
- Pour que les peuples vivent.

LINA ATFAH

*

J'entends des arbres maintenant lire de la poésie...
Mes branches se sont élevées...
Et une femme de mes racines prépare des gâteaux pour la tristesse...
Je lis son avenir dans la paume de ma main...
Bourgeon solitaire...
Et pourquoi j'achète toujours l'attente d'hommes qui ne m'aiment pas??
Comme le poème je donne mes fruits dans l'obscurité...

MAHA BECKER

*

(...) Je n'ai pas plus de temps pour nous pardonner notre mort, nous les morts-vivants
Mais il me reste un peu de temps pour pardonner à ceux qui se sont endormis dans l'obscurité du tombeau et nous ont laissés dans l'attente d'une mort se délectant de notre mort lente

FADWA SOULEIMANE

*

(...) Le sais-tu?
Ton souffle est réel comme l'imagination
Car seule l'imagination marie un fleuve à un fleuve
Et s'enfuit les emportant loin du massacre

RASHA HABBAL

ANTOINE BOULAD

Traduits de l'arabe par Ritza Baddoura

Roman

Mourir dans la dignité

LE JOUR OÙ LE SOLEIL NE S'EST PAS LEVÉ de Roula Azar Douglas, éditions Noir Blanc et Caetera, 2018, 131 p.

Son écriture qui confirme son efficacité sert le combat qu'elle mène. Avec son deuxième roman, Roula Azar Douglas approfondit le sillon qu'elle avait décidé de creuser dans la littérature francophone libanaise, celui de donner une ampleur aux thèmes récurrents de nos sociétés contemporaines, de prolonger par des constructions romanesques qui

s'en font les échos convaincants, des faits divers de la vie quotidienne, réservés habituellement au journalisme.

La violence domestique – la souffrance d'une femme que la culpabilité mais aussi les valeurs traditionnelles empêchent d'admettre et de dire à ses proches qu'elle est victime de son mari – avait été le sujet de son premier récit. Récidiviste pour le meilleur, Douglas publie aujourd'hui une histoire subtile, toute en nuances, qui pose de manière intelligente la problématique de l'euthanasie.

L'histoire débute (et s'achève d'ailleurs) dans une salle d'audience, à Montréal, le 3 juin 2010. On juge. On vocifère. Noura, douce Méditerranéenne d'origine libanaise, était une artiste peintre prometteuse. On accuse son mari, Danny Denunzio, d'avoir interrompu sa vie radieuse. Une journaliste griffonne nerveusement dans son calepin.

Le jour où le soleil ne s'est pas levé est celui d'un accident de voiture, un « cataclysme » qui précipite Noura dans le coma et Danny dans une expérience à la

fois douloureuse et amoureuse, de caractère tout à fait exceptionnel. Celle du temps tout d'abord qui s'étire à l'infini, qui s'égrène de plus en plus lentement. « Un mois après l'accident ». « Deux cents jours après l'accident »... Celle ensuite de l'interrogation, de l'introspection, des doutes. Le mari apprend que sa femme lui avait caché, ainsi qu'à ses amies intimes, sa grossesse. Il découvre ainsi une autre vérité paradoxale: le bonheur de deux êtres ne dépend pas de la connaissance qu'ils ont l'un de l'autre. Celle de l'amour enfin. Bien que rentrant, six mois auparavant, d'une Florence éternelle, d'art et d'amour, c'est auprès du corps inerte de sa femme que l'homme découvrira à quel point sa vie dépendra de celle de sa conjointe. « J'ai enlacé son corps, synchronisé ma respiration à la sienne... Avec elle. Collé à elle. Dans un monde en marge du monde. »

toute petite leur qu'au bout de l'enfer, il n'y a pas une interminable nuit. Mais lorsque l'affection est incurable et grave et que la souffrance physique et psychique est permanente, insupportable, inapaisable, ce que la loi considère comme un acte criminel peut être un ultime acte d'amour. »

Cependant, Noura s'enfonçait dans les couches de plus en plus basses de sa vie végétative. Et lorsqu'elle



D.R.

« J'ai enlacé son corps, synchronisé ma respiration à la sienne... Avec elle. Collé à elle. Dans un monde en marge du monde. »

Publicité

BIENTÔT EN VENTE

Le roman posthume de May Menassa

En exclusivité dans toutes les branches de la Librairie Antoine

www.antoineonline.com

L'ENFANT AUX YEUX PLEINS DE LARMES

MAY MENASSA

ERICK SONNIER

A. Antoine

SYKES-PICOT-BALFOUR: PAR-DELÀ LES CARTES de Fawwaz Traboulsi, éditions Riad el-Rayyes, 2019, 368 p.

Le nouvel ouvrage de Fawwaz Traboulsi, *Sykes-Picot-Balfour: par-delà les cartes*, est à la fois une étude historique sur la naissance du Proche-Orient moderne et une critique violente de ce que l'on pourrait désigner comme le conspirationnisme d'une certaine pensée politique largement répandue dans le monde arabe.

Selon Traboulsi, cette pensée complotiste a transformé Sykes-Picot en une sorte de mythe fondateur ou plutôt de malédiction; et c'est ainsi que cet accord (signé le 16 mai 1916 et prévoyant le partage du Proche-Orient en deux zones d'influence britannique et française) en est venu à représenter le crime originel commis par l'Occident contre la sacro-sainte unité de la nation arabe. Diviser les Arabes, les mettre à genoux en les empêchant de s'unir: telle serait la quintessence de la politique européenne et américaine menée dans notre région depuis un peu plus d'un siècle.

Traboulsi montre que cette vision de l'histoire est intrinsèquement

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUK

Mon oncle de France



C.C. Fond Marcelle Vallet (1907-2000)
Bibliothèque municipale de Lyon

Certains ont un oncle d'Amérique. Riche, très riche ou supposé tel dont ils attendent impatiemment l'héritage... généralement happé par une aventureuse « de haut vol », c'est le cas de le dire.

Nous, dénués de toutes « espérances », on se consolait avec un oncle de France. Un genre de capitaine Haddock bouillonnant et attendrissant, l'oncle Guy, époux de notre placide tante Marcelle. Les gens du village n'ayant jamais réussi à prononcer correctement son nom l'appelaient tout bonnement Jim. Pour l'état-civil, c'était Guy-Henri-Michel-Julien. Tout un programme. On était fascinés. Comment pouvait-on avoir quatre prénoms ?

Cet amoureux du Liban, resté au pays bien après la fin du Mandat, était à lui seul un petit coin de France. Il réclamait tous les jours sa baguette – un mystère pour le pauvre boulanger de la montagne – et pour son déjeuner, des « paupiettes de veau » et des « alouettes sans tête », des morceaux dont notre malheureux boucher n'avait jamais entendu parler. Et je ne vous parle pas de ses « flageolets » avec le rôti du dimanche, remplacés d'office par de vulgaires haricots blancs du terroir par Salimé, sa prosaïque cuisinière.

C'est chez lui qu'on a découvert *Jours de France*, la revue glamour des familles royales européennes. On était devenus incollables sur le Comte et la Comtesse de Paris et sur les amours d'Hélène d'Orléans qui nous faisaient pleurer. Mais aussi les *San-Antonio* avec leurs gauloiseries et leur argot truculent, les magazines *100 blagues* et les revues de mots croisés « difficiles ».

Il avait une maman qui, curieusement, ne s'appelait pas Téta, mais Mémère, et un neveu beau garçon, François, dit Fanfan la Tulipe, qu'on prenait pour Gérard Philippe et dont on était, bien sûr, secrètement amoureux.

Si aujourd'hui on aime tant la France, c'est un peu à cause de l'oncle Guy.

Un peu de Normandie à Ayn el-Saydé.

Fawwaz Traboulsi, Sykes, Picot et Balfour



D.R.

lors de la première et de la seconde guerres du Golfe, lors de la guerre israélo-libanaise de 2006, lors de toute menace de frappes aériennes contre le régime syrien, etc.

Le seul antidote contre cette pensée simpliste, manichéenne et quasi infantile, c'est de rendre à l'histoire toute sa complexité, ce à quoi s'attelle Traboulsi en retraçant minutieusement le cours des événements compris entre les années 1910 et 1920, événements qui ont donné naissance au Proche-Orient moderne: les rivalités des puissances européennes autour du futur partage des territoires de l'Empire ottoman agonisant; le déroulement de la Première Guerre mondiale

sur le front du Moyen-Orient; les circonstances et les conflits d'intérêts ayant abouti à l'accord Sykes-Picot et à la déclaration Balfour; la révolte arabe de 1916-1918; la conférence de paix de Paris et la naissance d'une nouvelle forme de colonialisme (le système des mandats); l'établissement du Royaume arabe de Syrie et sa disparition rapide; la reconfiguration et le partage des provinces arabes de l'Empire ottoman.

En ce qui concerne Sykes-Picot, l'analyse de Traboulsi aboutit à une triple conclusion. Tout d'abord, et contrairement à ce que beaucoup pensent, Sykes-Picot ne fut pas un accord secret, le chérif Hussein étant vite mis au courant de son contenu; de surcroît, l'accord fut révélé au grand public un peu plus d'un an après sa signature. Deuxièmement, Sykes-Picot n'a jamais eu pour but la division du territoire de la nation arabe afin d'affaiblir celle-ci, mais le partage du butin de guerre entre les deux alliés rivaux (la France et le Royaume-Uni); d'ailleurs les frontières des provinces arabes ont été simplement remodifiées ou reconfigurées, et il n'y a eu nulle atteinte à une unité qui

aurait existé auparavant. Enfin, ce n'est pas Sykes-Picot, mais la Conférence de San Remo qui a redessiné la carte du Proche-Orient.

Quant au fameux accord Balfour par lequel le Royaume-Uni s'est déclaré en faveur de l'établissement en Palestine d'un foyer national pour les juifs, Traboulsi l'explique comme une ruse des Anglais pour arracher la Palestine aux Français. Là aussi, il n'y a eu nul complot, ni sioniste ni occidental; ce dont il s'agit est en revanche la chose la plus naturelle du monde: les intérêts poursuivis par chaque nation.

Les adeptes de la pensée complotiste, obsédés qu'ils sont par ce « projet visant à diviser la région », sont aveugles aux intérêts, à ceux des autres mais également aux siens. Obnubilés par une interprétation presque mythologique de l'histoire et de la politique, ils croient mener une guerre contre le mal absolu, oublient de définir clairement leurs propres intérêts et, ce faisant, se déchargent de toute responsabilité quant aux malheurs qui peuvent s'abattre sur eux.

TAREK ABI SAMRA

Les résistances de Chibli Mallat

BOUSSOLE ET AUTRES JOURNALISMES de Chibli Mallat, éditions Bada'e, 2019.

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître – et dans ce clair-obscur surgissent les monstres », écrivait Gramsci.

Certes. Mais c'est aussi dans ce même clair-obscur qu'apparaissent fort heureusement les gardiens du temple, pour éviter de sombrer entièrement dans « les affres de l'Imprévisible » et tenter de surmonter notre impuissance, ressentie comme une profonde iniquité, à « lire dans les graines du temps », comme Macbeth.

L'un de ces gardiens du temple, celui de la raison, de l'humanité, de la non-violence et de la résistance culturelle contre tous les visages de la servitude – au sens voulu par le grand Manitou de cette idée, feu Sélim Abou – est sans conteste aujourd'hui Chibli Mallat.

Dans un recueil d'articles près de 400 pages intitulé *Boussole*, en écho à une rubrique remarquée,

marquante, singulière et cinglante tenue dans *L'Orient-Le Jour* deux ans durant et dédié à sa mère, l'avocat et juriste s'aventure en touriste-philosophe dans le monde (agonisant) du journalisme, dans un Liban, voire un monde lui-même à bout de souffle et de sens, assis au bord du précipice des neuf cercles concentriques de l'enfer.

Pourtant, en dépit de ce blizzard, Chibli Mallat, armé de sa culture généreuse et chaleureuse, de son attachement à la règle de droit et d'un optimisme lucide, contagieux, curatif, parvient à nous livrer, avec ces textes éparés – mais pourtant animés par un même fil conducteur, une même soif de créer un sanctuaire intellectuel où il serait encore possible de rester accroché à une certaine humanité, un certain sens de l'humanité – un véritable manuel pour « vivre avec l'inéluctable défaite », comme dirait Leonard Cohen: débacle contre la haine, la bigoterie,



le populisme, l'injustice, la tyrannie ou encore la violence aveugle, la répression sanglante, l'abjecte cruauté, et cet insupportable retour du fascisme à cheval – façon Aoun ou Trump – dans l'histoire, comme un pied de nez magistral à la gnose hégélienne. La galerie de « héros » auxquels il rend hommage dans une humble série de portraits au bout de son ouvrage n'est ainsi que l'expression de cette volonté de préserver un éclat d'une beauté fugace mais puissante qui ne sera jamais plus: Meline Topakian, Pierre Safa, Albert Sara, Joseph Donato, Robert Fossaert, Pierre Neema, René Chamussy, Sadek Jalal el-Azm, Samir Frangie ou encore Razan Zeïtouné.

Dans un monde de plus en plus éclaté, replié sur lui-même, protectionniste, isolationniste, étonné et rongé par l'intolérance, l'identitarisme et le néonationalisme, Chibli Mallat, porte-étendard de l'homme cosmopolite et transfrontalier, oppose une

résistance lumineuse par l'esprit et le verbe, pour tenter de sauver ce qui peut encore l'être. En clair, sauver les aspects positifs de la mondialisation, à savoir la culture des droits de l'homme et le libre flux des idées, des opinions et des hommes, à l'heure du reflux du néolibéralisme et du retour à un culturalisme primaire et ségrégationniste, sous l'impulsion principalement de la démission de l'Occident des Barack Obama en tous genres dans sa mission antérieure de changer le monde, et d'un repli identitaire, qui mène immanquablement à la logique du retranchement dans les forteresses et pave la voie aux tambours de la guerre.

Aussi, ami à la recherche d'une étoile du Nord pour te guider jusqu'au bout de cette Nuit infinie, puissent les mots infatigables et indomptables de Chibli Mallat te servir de boussole: ces mots, ceux de la résistance à la laideur, la malveillance, la bêtise et la médiocrité, sont faits de sagesse – et le cœur et l'esprit ont plus que jamais besoin à l'heure actuelle de ce baume magique pour que la lumière et la beauté puissent continuer à entrer.

MICHEL HAJJI GEORGIU

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Éric Fottorino



© Joel Sager / AFP

Né en 1960 à Nice, Éric Fottorino est un journaliste et écrivain français. Après avoir travaillé pendant 25 ans au quotidien *Le Monde*, qu'il dirigea de 2007 à 2011, il fonde en 2014, avec Laurent Greilsamer et Natalie Thiriez, l'hebdomadaire *Le 1*. Auteur d'une dizaine de romans, il a reçu plusieurs prix pour son œuvre, notamment le Prix Europe 1 et le prix des bibliothécaires pour *Un Territoire fragile* (2000), le prix François-Mauriac de l'Académie française pour *Cresse de rouge* (2004) et le Prix Femina pour *Baisers de cinéma* (2007). Son dernier roman, *Dix-sept ans*, est paru en août 2018 chez Gallimard.

Quel est le principal trait de votre caractère?
Obstiné.

Votre qualité préférée chez un homme?
La sincérité.

Votre qualité préférée chez une femme?
La douceur.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
Leur amitié.

Votre principal défaut?
Têtu.

Votre occupation préférée?
Pédaler au bord de la mer.

Votre rêve de bonheur?
Continuer jour après jour.

Quel serait votre plus grand malheur?
Ne plus être là.

Ce que vous voudriez être?
Un papillon léger qui zigzague dans l'air tiède.

Le pays où vous désireriez vivre?
En enfance.

Votre couleur préférée?
Le bleu ciel.

Vos auteurs favoris en prose?
Modiano, Gary, Duras.

Vos poètes préférés?
Henri Michaux, Rimbaud, Éluard.

Vos héros dans la fiction?
Vidocq, D'Artagnan.

Vos compositeurs préférés?
Schumann, Satie.

Vos peintres favoris?
Monet, Renoir, Basquiat.

Vos prénoms favoris?
Hugo, Elsa.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
Les gens qui se plaignent.

Les caractères historiques que vous détestez le plus?
L'orgueil, l'impérialisme qui mène à la guerre.

Le fait militaire que vous admirez le plus?
Aucun.

La réforme que vous estimez le plus?
Réduire les inégalités à l'école.

L'état présent de votre esprit?
Affamé.

Comment aimeriez-vous mourir?
Comme une fleur.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir?
Comprendre sans effort toutes les langues.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?
Les fautes de goût.

Votre devise?
Demain est un autre jour.

PIERRE LAVAL, UN MYSTÈRE FRANÇAIS de
Renaud Meltz, Perrin, 2018, 900 p.

Pierre Laval, le traître dans le miroir de la France

Il existe deux sortes de biographie historique sérieuse. La première consiste en un portrait psychologique relativement succinct qui est surtout composé d'affirmations dont le lecteur ne dispose des sources. Souvent c'est d'ailleurs la reprise d'idées venues des prédécesseurs. Le lecteur historien reste souvent sur sa faim, désirent en savoir plus sur tel ou tel épisode mentionné. La seconde, au contraire, est un travail long et détaillé comprenant tout aussi bien les difficultés d'accès aux sources que la description complète de telle ou telle activité du personnage.

Les 1200 pages de la biographie de Laval par Renaud Meltz appartiennent à ce deuxième genre. C'est un travail exhaustif qui sera pour longtemps une référence sur quelqu'un devenu le traître par excellence dans la mémoire collective française.

On est fort loin de l'hagiographie voire de la simple réhabilitation. Ce n'est pas un monstre, mais un homme qui a pris des décisions monstrueuses. La trajectoire est étonnante. Né dans un milieu modeste et rural en Auvergne en 1883, Laval restera toujours attaché à sa petite patrie. Il connaît l'ascension sociale d'un bourgeois et d'un pion dans les établissements scolaires de la III^e République. Il passe une

licence en droit, devient avocat et député socialiste connu pour son pacifisme radical. Refusant toute culture littéraire, il se conçoit comme fils du peuple devant à lui-même toute son ascension sociale.

Laval apparaît comme le chef de file des pacifistes et se rapproche du maréchal Pétain.

Se posant comme non doctrinaire, il ne finit par croire qu'à son jugement personnel. Il passe ainsi de l'extrême-gauche à une droite de moins en moins modérée. Refusant la scission du congrès de Tours en 1920 entre socialistes et communistes, il devient un indépendant ce qui lui permet d'entamer une carrière ministérielle. Maire d'Aubervilliers en 1923, il conserve un ancrage populaire et pratique le clientélisme municipal.

En même temps, son affairisme lui permet d'acquiescer une belle fortune.

Il devient une personnalité nationale réputée pour son « bon sens ». Il devient chef de gouvernement ou ministre des Affaires étrangères au début des années 1930 au moment de la crise économique mondiale et de la montée des périls. C'est là où il trouve ses limites : « Laval ne vise pas une paix organisée collectivement ; il désire une paix de neutralité comme si la France était une grosse Suisse. C'est par sa prospérité



D.R.
intérieure, ses qualités domestiques qu'elle doit être respectée. Elle n'a pas de modèle à propager, de valeurs à défendre. Provinciale, sa politique étrangère vise l'entente de la France avec ses voisins, quels que soient leurs régimes politiques. »

Pour les dictateurs, Hitler, Mussolini ou Staline, il apparaît comme un idiot utile parce qu'il ne comprend rien à la logique de leurs régimes. Ce qu'il prend pour de la diplomatie est un mauvais maquignonage.

En matière économique, il suit le conformisme de son temps menant une politique de déflation qui ne fait qu'aggraver la crise.

Le Front populaire le ramène dans l'opposition. Il rumine sa vengeance et s'éloigne de l'idée républicaine. Il apparaît comme le chef de file des pacifistes et se rapproche du maréchal Pétain.

La défaite le ramène au pouvoir. Près de la moitié de l'ouvrage est

consacrée à la période de la guerre. Il est le fossoyeur de la III^e République et le parrain du nouvel État français. La France ayant perdu la guerre doit gagner la paix grâce à la politique de collaboration. Il est le destructeur de l'État de droit et des libertés. Il protège des individus, mais sacrifie les juifs étrangers d'abord, ensuite français. Il n'y a aucune animosité chez lui, mais il est bien au courant de l'extermination.

Lors de son procès à la Libération, il ne comprend pas ce que lui est reproché : « Ceux qui assistent au procès regardent Laval comme un monstre. Sa laideur fait signe, plus que jamais. C'est une sorte de cauchemar national, la haine collective de soi que les Français observent avec une fascination malheureuse ; ses saillies, ses succès oratoires leur permettent de voir briller, au fond de leur mauvaise conscience, quelque raison de s'aimer, encore. »

L'ambition de l'auteur était de montrer qu'écrire la vie de Pierre Laval, c'est aussi réécrire l'histoire de la France de la première moitié du XX^e siècle, s'égarer dans un univers matériel et mental qui n'existe plus. Ce projet est pleinement réussi et le lecteur ne doit pas s'effrayer de la longueur de l'ouvrage, l'auteur a su y pallier par un ton vif avec beaucoup de bonheurs d'écriture. Le lecteur y trouvera bien des plaisirs et des enrichissements personnels.

HENRY LAURENS

Observateur de la politique française depuis plus d'un demi-siècle, Alain Duhamel publie ses souvenirs.

JOURNAL D'UN OBSERVATEUR d'Alain
Duhamel, éditions de L'Observatoire, 2018, 330 p.

À 78 ans, il se définit comme un « vieux chroniqueur » et confie qu'avec l'âge, « le sentiment de liberté ne cesse de s'accroître et que l'autocensure (...) disparaît d'elle-même ». Parallèlement à cela, « l'envie de dépeindre ce que l'on a vécu et observé ne cesse de grandir, comme si l'on redoutait inconsciemment de gâcher une matière politique périssable ». Le moment était donc bien choisi.

Il a animé des débats présidentiels parmi les plus mémorables et demeure, pour beaucoup, le coprésentateur (avec Jean-Pierre Elkabbach) de l'émission *Cartes sur table* qui doit des scènes d'anthologie à Georges Marchais. Toutefois, ne retenir de la très longue carrière

Une impossible retraite

de Duhamel que quelques images fortes et des répliques célèbres auxquelles il est à jamais indirectement associé est très réducteur.

De Mai 1968 à la volonté réformatrice d'Emmanuel Macron, il a été le témoin attentif de tout ce qui a fait la politique française des soixante dernières années. Souvent aux premières loges, comme lors du débat présidentiel du 10 mai 1974 qui opposa Valéry Giscard d'Estaing à François Mitterrand, il en dévoile la préparation et les coulisses.

De chapitre en chapitre, il relate et analyse, entre autres, la « grande alternance » que représentent les deux septennats de Mitterrand, le suicide de Pierre Bérégovoy, le déclin du mitterrandisme, la réélection de Chirac face à Le Pen et l'élimination de Jospin dès le premier tour, mais aussi l'exercice du pouvoir par Sarkozy qualifié d'« hyperprésident » et dont le Premier ministre François Fillon était « plus populaire que lui », l'« assassinat politique » de Dominique Strauss-Kahn, la « désacralisation de l'image présidentielle » poussée « à son comble » par

Hollande, la mise en examen de Fillon qui « se défend épouvantablement mal » face à une « justice expéditive comme elle ne l'a jamais été ».

Proche du pouvoir mais aussi de ceux qui l'ont exercé, il affirme que les divergences d'opinion n'empêchent ni l'admiration ni même l'amitié. C'est de Mitterrand qu'il fut le plus proche ; recevant celui-ci, plus d'une fois et pour quelques jours, dans sa maison de campagne. Il « adorait nos cèdres du Liban encadrant le paysage ». Si Duhamel précise que l'un des derniers dîners en ville de l'ancien président a eu lieu chez lui, il couvre son état de santé d'un voile pudique mais souligne, en revanche, la « vaillance admirable » de Pompidou face à sa maladie. Chirac lui accorda sa confiance au point de lui révéler qu'il est soucieux au sujet de l'une de ses filles. De Cohn-Bendit à Macron, l'auteur nous livre, sans



D.R.

langue de bois, une remarquable galerie de portraits : des descriptions extrêmement justes et parfois très circonstanciées de ceux qui ont exercé (même officieusement tels Pierre Juillet et Marie-France Garaud) le pouvoir.

Être observateur n'empêche évidemment pas d'être acteur de sa propre vie. Et c'est de cela aussi qu'il s'agit. Souvenirs d'enfance, de jeunesse, de ses débuts au journal *Le Monde*, de ses premières émissions télévisées, de son premier débat présidentiel de l'entre-deux-tours dont il dira que c'était, dans son parcours, une « consécration prématurée ». Vie privée, vie professionnelle, vie politique française, le tout s'imbrique étrangement bien et forme un ensemble très cohérent ; l'histoire individuelle s'inscrivant dans l'histoire collective. Ainsi, au sujet de Mai 68, il écrit que ce fut pour lui « un apprentissage politique accéléré et intense ».

LAMIA EL-SAAD

Récit

STOCKHOLM 73 de Daniel Lang, éditions Allia, 2019, 112 p.

Le syndrome de Stockholm par la bande

Un fugitif entre dans une banque du centre de Stockholm, tire un coup en l'air et retient en otage quatre employés de l'établissement : trois femmes – deux jeunes vingtenaires, Elisabeth et Kristin, une mère de famille, Birgitta, d'une trentaine d'années – et un jeune homme, Sven, découvert le lendemain dans une réserve. Armé d'un fusil d'assaut qu'il surnomme « mon avocat » et d'un sac rempli d'explosifs, le braqueur déguisé porte une perruque et des lunettes ; il singe l'accent américain ; sa dégaîne générale le fait d'abord passer, de l'avis de Birgitta, pour un « terroriste arabe ». Jan-Erik Olsson impose à la police qu'un ancien camarade de prison, Clark, soit libéré de sa cellule et

Lang décrit le déroulement de la prise d'otage d'après le témoignage de ses protagonistes principaux.

(en vieux billets, intraquables) et une voiture pour s'enfuir en compagnie des otages, son échappée devant plus tard le conduire, selon certains, jusqu'au Liban. En attendant de se faire la malle, il piège l'entrée du coffre-fort où il s'est retranché avec son complice et les quatre employés. Il se fait livrer des repas, des bières et un briquet – pour la mère des explosifs. Il passe un coup de fil

au premier ministre de l'époque pour renouveler ses menaces d'exécution des otages si jamais ses demandes n'étaient pas exaucées. La police, pour sa part, joue la montre, mène une guerre d'usure en préparant son assaut.

Avec une acuité de regard et une finesse redoutables, Daniel Lang décrit dans ce long reportage le déroulement de la prise d'otage d'après le témoignage de ses protagonistes principaux. Ravisseurs, victimes, commissaires et officiers de police, médecins, politiques. Surtout : par une attention aux détails d'apparence les plus anecdotiques, Lang décrit les états affectifs des uns et des autres, les différentes défenses psychiques que chacun déploie pour supporter la pression de la séquestration (l'une s'inquiète pour ses enfants et pour leur alimentation, une autre regrette de manquer la fête de



l'écrivisse à laquelle elle aurait dû assister, une autre pense à ses parents dont elle s'était justement éloignée ; Olsson oscille entre fanfaronades et insécurité ; Clark se montre calme et à l'écoute, etc.).

Mais ce qui fascine le plus dans le récit de Daniel Lang, c'est bien sûr le lien extraordinaire unissant ces six personnes exposées ensemble au risque de la mort. Tout geste d'humanité élémentaire des ravisseurs est perçu par leurs victimes comme une largesse, un signe de bonté et d'empathie ; il renforce la cohésion du groupe et suscite en retour le désir d'obéissance et l'amitié des otages – amitié qui va jusqu'à l'acceptation de caresses sexuelles. L'hostilité que les victimes conçoivent légitimement de leur détresse se déplace vers le dehors, vers les stratégies de la police, au lieu de viser les responsables directs de leur situation,

c'est-à-dire Olsson et Clark. Ce phénomène, désigné depuis cette affaire de 1973 de syndrome de Stockholm, n'est toutefois pas à sens unique. La fréquentation prolongée des otages empêche le ravisseur en chef d'accomplir l'acte meurtrier que son projet exige ; son évasion aurait en effet réussi si, pour forcer la police à obtempérer, il avait exécuté un des employés de la banque.

Il existe une sorte de compromis tacite aux sources de cette communauté assiégée du coffre-fort, une duperie mutuelle, une déréalisation à laquelle tous doivent leur survie : les ravisseurs n'étant pas des bourreaux aux yeux de leurs victimes, les otages n'étant pas des moyens d'évasion aux yeux leurs ravisseurs. Cette expérience sociale extrême se reconnaît sous des figures et avec des intensités variables dans la relation que chacun entretient avec le pouvoir.

OLIVER ROHE

À lire

Le retour d'Amin Maalouf

Les éditions Grasset publieront le 20 mars le nouveau livre d'Amin Maalouf, *Le Naufrage des civilisations* qui évoque le délitement des sociétés et des valeurs morales dans le monde, le manque de crédibilité des États-Unis, les crises dans le monde arabe, la montée inquiétante des nationalismes et la fragilité de l'Europe. Un essai très attendu qui prolonge la réflexion amorcée par l'auteur dans son essai précédent *Le Dérèglement du monde*.



© Claude Truong-Ngoc

Le nouveau roman de Georgia Makhoulouf

Journaliste et romancière libanaise, Georgia Makhoulouf nous entraîne dans son dernier roman *Port-au-Prince Retour* (La Cheminante/L'Orient des Livres) sur les traces de Vincent Mansour qui, à vingt ans, quitte son village de la montagne libanaise pour aller vers l'inconnu et s'établir en Haïti... Une fresque familiale fascinante où exil, identité, intégration et tensions raciales font écho aux questionnements du temps présent...



Le dernier Éric-Emmanuel Schmitt

Félix, 12 ans, est désespéré. Fatou, sa mère, qui tient un bistrot à Belleville, est devenue dépressive. Où est passée son âme joyeuse et vagabonde ? Se cache-t-elle dans son village natal en Afrique ? Pour la sauver, Félix entreprend un voyage initiatique au Sénégal... Dans l'esprit de *Oscar et la dame rose* et de *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Éric-Emmanuel Schmitt interroge dans *Félix et la source invisible*, paru le 3 janvier, les mystères de l'animisme et nous offre un merveilleux chant d'amour d'un enfant à sa mère.

Quand Savigneau dialogue avec Sollers

La journaliste Josyane Savigneau vient de publier chez Bayard un livre intitulé *Une conversation infinie* où elle dialogue avec Philippe Sollers sur les sujets qui préoccupent la société de leur temps et leurs obsessions particulières. Tout y passe : l'amitié, l'amour, la fidélité, la littérature, la sexualité, la politique, la religion... Une conversation passionnante !



À voir

Another Day of Life

Adaptation du livre du Polonais Ryszard Kapuscinski, *D'une guerre l'autre*, Angola 1975, le film d'animation *Another Day of Life* de Raul de la Fuente et Damien Nenow nous raconte, un peu à la manière de *Valse avec Bachir*, la guerre civile dans ce pays d'Afrique et nous offre des portraits saisissants de personnages pittoresques.



Duras et Camus au Liban

À l'initiative de l'Institut français du Liban, la comédienne Fanny Ardant lira *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras le jeudi 28 février à 20h30 à l'hôtel Al-Bustan. Quant aux amateurs d'Albert Camus, ils ont rendez-vous avec ses *Carnets* les 8, 9 et 10 février au théâtre Le Boulevard, avenue Camille Chamoun.



D.R.

Romancier et scénariste marocain, né à Meknès, Abdelilah Hamdouchi avait longtemps enseigné la langue arabe avant de se consacrer exclusivement à l'écriture. Il a écrit des téléfilms et des films pour le cinéma et animé des ateliers de scénario dans plusieurs villes au Maroc et dans les pays arabes. Il fait partie des rares auteurs arabes de polar – un genre qui, depuis les années 2000, tente de prendre ses marques – et le premier à être traduit en anglais et en plusieurs autres langues. Il est considéré comme l'un des fondateurs du roman noir en langue arabe avec *Al-Hout al-a'ma (la baleine aveugle)*, écrit conjointement avec Miloudi Hamdouchi (1997, Manhourat 'Oukaz). S'ensuivent, sous sa seule signature, *Saffah Casablanca (l'assassin de Casablanca)*, *Al-Zubaba al-bayda' (la mouche blanche)*, *Al-Dam al-yabis (le sang coagulé)* et d'autres. Son roman *Al-Rihan al-akhir* vient de paraître en français, aux éditions Nouveau Monde, sous le titre *La Dernière Chance*. C'est d'ailleurs le premier polar arabe à être traduit dans la langue de Molière. Ce polar met à l'épreuve Othmane, un jeune Marocain de 30 ans, accusé du meurtre de son épouse française Sophia, une septuagénaire généreuse et maternelle qui l'a sauvé de la pauvreté et dont la faiblesse est son attrait pour les jeunes hommes, une épouse devenue encombrante face à son amour grandissant pour sa maîtresse Naïma. Le lecteur perd rapidement confiance dans la police. L'apparition de l'avocat Hulumi sauve *in extremis* une enquête judiciaire bâclée... Admirateur de Paul Auster, de Henning Mankell

Abdelilah Hamdouchi, maître du polar arabe

et de Patricia Highsmith, Abdelilah Hamdouchi nous plonge dans des enquêtes captivantes tout en interrogeant les mobiles socio-psychologiques du crime.

Qu'est-ce qui vous a incité à écrire du roman policier ?

Ma rencontre avec Miloudi Hamdouchi fut décisive dans ma décision d'écrire du polar. Quand j'ai commencé à le côtoyer au milieu des années 1990, il était très

« L'idée la plus prégnante chez les peuples arabes est que la police est aux ordres des hommes puissants et de ceux qui détiennent les richesses. »

connu au Maroc en tant que policier, ce qui lui a valu le surnom de « Colombo ». C'était aussi à ce moment qu'il avait démissionné de la police et avait intégré l'enseignement supérieur pour enseigner une spécialité non loin de son profil, la criminologie. J'avais proposé à Miloudi d'écrire conjointement un roman policier, avec l'idée de mettre en première ligne sa célébrité et son expérience dans les rangs de la police. Par ailleurs, la transition politique au Maroc, entamée avec le Gouvernement de l'alternance (1998) qui voit l'opposition accéder au pouvoir, constituait une nouvelle expérience propice à l'écriture du genre policier. Au début de ce projet, ma connaissance de la littérature policière était limitée. Je me suis mis à dévorer tout ce qui me tombait entre les mains. Ce qui m'a le plus marqué dans mes lectures c'est l'histoire même du polar; j'ai pu ainsi saisir son importance avant-gardiste dans la

socialisation de la lecture et la prise de conscience par le citoyen de ses droits.



Pour quelles raisons, à votre avis, le genre policier dans le monde arabe a-t-il émergé tardivement ?

Le polar trouve son espace dans les pays démocratiques où les principes de droit et de justice sont bien ancrés. C'est pourquoi je ne suis pas sûr qu'il puisse véritablement émerger sur un terrain où ces principes sont largement défaut. Les libertés fondamentales, même si elles sont à géométrie variable d'un pays arabe à l'autre, restent largement absentes. Quant au mot « police », il suscite peur et méfiance. L'idée la plus prégnante chez les peuples arabes est que la police est aux ordres des hommes politiques puissants et de ceux qui détiennent les richesses. Son rôle dans le maintien de l'ordre

et dans la lutte contre la criminalité est accessoire. Cela est dû essentiellement à la fragilité de l'expérience démocratique dans les pays arabes.

Pourquoi écrivez-vous alors du polar ?

Un polar confirmé capable de créer un personnage de détective qui cristallise dans la durée l'engouement du lectorat, accompagné de séries et d'éditions spécialisées avec des auteurs renommés, comme c'est souvent le cas en Occident, est quasiment inexistant dans le monde arabe. Toutefois, les conditions politiques et éditoriales qui favorisent l'émergence de la littérature policière ne devraient pas occulter sa visée didactique. L'objectif du roman policier ne consiste pas seulement à s'intéresser au système policier en lui-même, mais, à travers les techniques d'investigation et de recherche de

preuves matérielles fondées sur la logique et l'argumentation, à enrainer le rationnel en lieu et place de l'irrationnel.

Quel genre de polar écrivez-vous ?

J'écris un polar plutôt social. L'investigation policière permet de révéler les racines sociales, économiques et politiques du crime. Le côté « noir » de mon polar se nourrit des bas fonds de la société marocaine, des milieux de la pauvreté, de l'ignorance, de l'immigration clandestine et de la drogue. Le crime « intelligent », cérébral, à l'Agatha Christie est inexistant.

Le policier ou l'enquêteur est, dans plusieurs de vos romans, un personnage sympathique qui a des valeurs. Cette représentation reflète-t-elle la réalité ?

À vrai dire, l'image que la population se fait actuellement de la police tend plutôt à être positive. Cela est dû, en partie, au fait que le système policier est l'un des plus organisés. L'intégration croissante des femmes dans le secteur a participé à sa modernisation et a favorisé un climat de confiance. Il ne faut pas oublier aussi que la police a joué un rôle prépondérant dans la lutte contre le terrorisme au Maroc. Et les exactions de la police, même si elles continuent d'exister, ne sont plus systématiques comme avant. Ces éléments nouveaux ouvrent la voie à l'écriture du polar.

Mon premier polar portait sur le monde du hachisch et sur des policiers peu nantis qui fournissaient un effort considérable pour démanteler les trafics, et qui voient leur effort

s'évanouir, suite aux interventions des puissants. Mes écrits montrent le policier comme un citoyen au même titre que les autres; parmi les policiers on peut trouver des bons et des méchants, comme partout. Le sujet de la police était tabou. La télévision, notamment, a participé à le briser. J'ai essayé de représenter le policier en mari, père, fonctionnaire et non pas en diable.

L'image de l'inspecteur Alwar est, par contre, peu reluisante dans La Dernière Chance.

La Dernière Chance, que j'avais écrit en 2000, ne se limite pas à résoudre l'énigme et à trouver l'assassin mais à ouvrir le débat entre le policier et celui de l'avocat. L'expérience du gouvernement d'alternance est dans ce sens édifiante. L'ancien système qui refuse le changement, se trouve en face d'une volonté politique nouvelle représentée symboliquement par l'avocat.

« L'investigation policière permet de révéler les racines sociales, économiques et politiques du crime. »

« La démocratie au Maroc doit commencer par les postes de police », lit-on. Qu'en est-il aujourd'hui de la transition démocratique ?

Nous avons toujours vécu dans un système qui change par accumulation; la loi est de plus en plus respectée par la majorité des gens. Par ailleurs, nous vivons une période de soumission à l'opinion publique et aux médias, qui deviennent de véritables instances critiques. La police elle-même craint l'opinion publique, ce qui l'oblige à essayer de redorer son blason. Il n'en reste pas moins que des lignes rouges restent infranchissables.

Propos recueillis par
KATIA GHOSN

LA DERNIÈRE CHANCE de Abdelilah Hamdouchi, traduit de l'arabe par Valentine Leys, Nouveau Monde éditions, 2018, 181 p.

Romans

La difficile quête d'une vie paisible

SOURA MAFQOUDA (UNE PHOTO MANQUANTE) d'Asma el-Atawna, *Dar el-Saqi*, 2019, 159 p.

Asma el-Atawna est une romancière palestinienne qui vient de publier son premier roman, *Soura mafqouda (Une photo manquante)*. Originaire d'une famille bédouine du Néguev, el-Atawna naît et grandit dans un camp de réfugiés de la bande de Gaza. À dix-huit ans, elle décide de fuir une vie de misère dans la vaste prison que représente Gaza, mais également une société et un cadre familial oppressifs, et se réfugie en France après un itinéraire rocambolesque qui la mène finalement jusqu'à Toulouse où elle vit actuellement.

C'est cet itinéraire, mais surtout sa vie avant sa fuite que raconte la romancière dans *Soura mafqouda*. Si le roman s'ouvre sur le récit, rapide et incisif, de l'arrivée de la narratrice en Europe et sa quête d'une vie supportable dans un monde paisible, il est en fait essentiellement consacré à l'histoire d'une enfance dans un camp de réfugiés à Gaza. La petite fille vit au milieu de ses trois sœurs, dans une maison faite de brique et de broc au cœur d'un quartier surpeuplé, avec un père brutal et indifférent et une mère certes soucieuse jusqu'à l'obsession de la propreté et de la réputation de ses quatre filles, mais souvent violente et punitive. L'environnement est étouffant où se mêlent la pression sociale et la dureté de l'occupation. Rebelle et espiegle, la petite fille grandit en désobéissant à ses parents, court et joue en cachette avec les garçons de son âge. Brimée à l'école, elle est quand même une sorte de petit chef et se venge de ses maîtresses peu aimantes par des farces dont elle ne

mesure pas les conséquences et fait des coups à sa grand-mère qu'elle déteste. Autant dire qu'elle vit sa simple vie d'enfant, avec ses joies légères, ses frayeurs et ses craintes des punitions, ses plaisirs volés et ses rebuffades.

Et c'est sans doute cela qui est troublant, beau et paradoxal dans *Soura Mafqouda*. Chronique impitoyable d'une vie quotidienne excessivement pénible, le récit est à certains moments presque comme une fatalité qu'il faut subir avec patience et ruse. Néanmoins, ce qui est remarquable dans le roman, c'est qu'avec son écriture précise et sans pathos, avec son traitement subtil du temps qui passe et de la routine répétitive des jours, Asma el-Atawna montre que les problèmes à l'intérieur de Gaza et dans les camps de réfugiés ne sont pas seulement dus à l'occupation israélienne et à tout ce qu'elle produit comme misère, chômage et violences. Elle montre en fait que ces problèmes ont aussi des causes propres à la société palestinienne dont le conservatisme, l'inégalité de classe, le racisme et la condition peu enviable qu'elle réserve aux femmes sont sources de bien des misères qui s'ajoutent à celles de l'occupation. C'est ce qui explique qu'une fois réfugiée en Europe, la narratrice n'aura de cesse de s'insurger contre la tendance des gens autour d'elle à toujours renvoyer ses misères passées à des causes politiques ou à sa seule nationalité palestinienne. Ce qui explique aussi qu'elle ne cessera de se revendiquer une personnalité singulière et inaliénable dont les souffrances ne sont pas uniquement assimilables à l'injustice suprême qui est la spoliation de la terre, et peuvent donner le droit de rêver enfin, et sans avoir à le justifier, à une vie paisible.

El-Atawna montre que les problèmes propres à la société palestinienne sont sources de bien des misères qui s'ajoutent à celles de l'occupation.



des garçons dont on est amoureux. Et souffrance surtout devant l'incompréhensible qui surgit en permanence au milieu des choses familières: mariage à 14 ans d'une des sœurs ou transformation en in-tégriste d'un ami d'enfance un peu plus âgé.

Et puis bien sûr, il y a la souffrance causée par les permanentes humiliations que font subir les soldats de l'occupation et qui deviennent presque comme une fatalité qu'il faut subir avec patience et ruse. Néanmoins, ce qui est remarquable dans le roman, c'est qu'avec son écriture précise et sans pathos, avec son traitement subtil du temps qui passe et de la routine répétitive des jours, Asma el-Atawna montre que les problèmes à l'intérieur de Gaza et dans les camps de réfugiés ne sont pas seulement dus à l'occupation israélienne et à tout ce qu'elle produit comme misère, chômage et violences. Elle montre en fait que ces problèmes ont aussi des causes propres à la société palestinienne dont le conservatisme, l'inégalité de classe, le racisme et la condition peu enviable qu'elle réserve aux femmes sont sources de bien des misères qui s'ajoutent à celles de l'occupation. C'est ce qui explique qu'une fois réfugiée en Europe, la narratrice n'aura de cesse de s'insurger contre la tendance des gens autour d'elle à toujours renvoyer ses misères passées à des causes politiques ou à sa seule nationalité palestinienne. Ce qui explique aussi qu'elle ne cessera de se revendiquer une personnalité singulière et inaliénable dont les souffrances ne sont pas uniquement assimilables à l'injustice suprême qui est la spoliation de la terre, et peuvent donner le droit de rêver enfin, et sans avoir à le justifier, à une vie paisible.

CHARIF MAJDALANI

De la vie secrète des bibliothèques du Caire

C'est l'histoire d'un fonctionnaire comme l'Égypte en produit à la chaîne, dépendant à « l'opium bureaucratique » (lecture d'*Al Abram*, café, ragots, re-café, déjeuner entre collègues, re-café, jérémiades pour mieux faire valoir un travail creux, soumission à la hiérarchie, petit capital personnel permettant de se contenter d'un salaire médiocre en contrepartie d'un statut et de la monotonie qui va avec). Ou presque...

LA BIBLIOTHÈQUE ENCHANTÉE de Mohammad Rabie, traduit de l'arabe (Égypte) par Stéphanie Dujols, *Sindbad/Actes Sud*, 2019, 176 p.

À la différence du fonctionnaire égyptien type, le jeune anti-héros de cette histoire va très vite basculer dans l'étrange et a encore envie de croire que sa vie de rond-de-cuir peut faire une différence, changer quelque chose à la fatalité administrative.

Un matin, Chahid, employé au bureau des « biens de mainmorte » ou *waqf* – comprendre par là les biens légués à l'État par des particuliers souhaitant ainsi demeurer dans la mémoire des vivants – se voit assigner une curieuse mission. Il doit se rendre place Abbasseya (homonyme de l'hôpital psychiatrique du Caire) et visiter une bibliothèque et établir un rapport. La bibliothèque Kawkab Anbar porte le nom d'une femme aimée que son mari a voulu ainsi honorer à travers un sanctuaire recelant des milliers de livres et autant de traductions dans toutes

les langues, même les plus rares. Kawkab Anbar est promise à une destruction imminente pour servir de station de métro. Chahid sait d'avance que le rapport qu'il est chargé d'établir ne servira pas à la sauver. Quoi qu'il rédige, son état des lieux ne sera qu'une pièce formelle de plus qui viendra épaissir un dossier à décharge prouvant que, bien que condamnée, la bibliothèque ne l'aura pas été sans défense.

L'édifice se révèle d'emblée construit en dépit du bon sens, conçu comme un immeuble de rapport sans charme et sans fonctionnalité, mais illuminé d'une courette à ciel ouvert, « puits de lumière » où les rares lecteurs et habitués du lieu se retrouvent à l'ombre d'un arbre. Chahid y croise des êtres fantomatiques viscéralement attachés à ces rayonnages dont ils semblent connaître l'ordre secret, car rien ici ne fonctionne comme ailleurs. On songe à la *Bibliothèque de Babel* de Borjes, à la différence qu'aucune science ne sous-tend le rangement aléatoire que subissent les livres,



tantôt classés par date de donation, tantôt par une quelconque suite de titres, de sorte qu'il est facile à n'importe quel visiteur d'en emporter ce qu'il lui plaît et impossible à un chercheur de s'y repérer. On y croise entre autres « Jean le Copiste » qui recopiait les livres à la plume avant de se soumettre à la technologie et de finir par les photographier. Ou Ali, l'ivrogne, qui semble attaché à la traduction. Ou le Dr Sayyid, prototype de l'intellectuel arabe, diplômé en cryptologie. La bibliothèque absorbe Chahid et finit par l'obséder. Dans son épuisement, il hallucine et s'imagine que le vrai secret de Kawkab Anbar est de posséder dans ses sous-sols une monstrueuse machine à traduire qui restitue les textes comme s'ils avaient été directement écrits par l'auteur dans n'importe quelle langue autre que la sienne. Certes, la lecture n'est pas fluide. On a le sentiment que l'histoire est quelque peu embrouillée par moments et la traduction suit comme elle peut. On a tendance à perdre le fil à force de digressions, mais cela ne gâche pas le plaisir d'une savoureuse description du petit peuple caïrote et quelques révélation étymologiques comme l'origine du mot *hanafeya* (robinet en arabe).

FIFI ABOU DIB

Intégrité et paradoxes d'Émile Eddé

Émile Eddé est né en 1884 à Damas dans une famille maronite originaire du Mont Liban. Son père Ibrahim, drogman d'honneur au consulat de France de la ville, et son épouse l'Alépine Maria Donato d'origine italienne, élevèrent douze enfants dont Yuhanna Émile fut le benjamin. Le père s'étant décidé de s'installer à Beyrouth après la mort de sa femme survenue peu après la naissance du dernier fils, Émile fit ses études, qu'il termina en 1902, au collège Saint Joseph des jésuites. Sa licence et son doctorat en droit lui furent remis à la faculté de droit d'Aix-en-Provence en 1905 et 1907.

De retour à Beyrouth, Maître Eddé ouvre son étude d'avocat dans ses souks. Réputé surtout pour ses compétences en droit commercial, collaborant avec de nombreux avocats du barreau de Paris, il plaide principalement devant les juridictions mixtes. Il épouse Lody, fille de Georges Lutfallah Surssock et Marie Zahar, riche grecque catholique de Sayda, et ont trois enfants : Raymond, Andrée et Pierre. Le beau père est propriétaire de vastes exploitations en Égypte, au Liban, en Palestine et investit dans la bourse du coton égyptienne. Jusqu'en 1914, il se consacre à ses activités professionnelles et s'intéresse peu à la politique. Avocat du consulat de France, il s'exile en Égypte au début de la guerre, ne s'y inscrit à aucune association politique mais participe activement au recrutement de volontaires libano-syriens dans la Légion d'Orient. Il reprend surtout ses activités au barreau d'Alexandrie.

Revenu avec les forces alliées d'occupation au Liban fin octobre 1918, Eddé devient conseiller principal des officiers français. Ses compétences juridiques et administratives font ressortir son rôle et l'encourageant à bâtir une carrière politique. Mais son caractère peu enclin au compromis et un différend sur la remise en place du système communautaire de la

Mutassarriyya lui font quitter son poste.

Émile Eddé fait partie des 1^{ère} et 3^e délégations à la conférence de la paix de Versailles en 1919 et 1920. Il les fait bénéficier de ses nombreuses relations parisiennes, de sa maîtrise de la langue, de ses connaissances juridiques. L'unanimité n'est le propre ni des points de vue (et intérêts) français ni de ceux des représentants des provinces arabes de l'Empire ottoman ni de ceux des nombreux cercles libanais ou libanistes, pour ne pas parler des visées des puissances victorieuses. Si Eddé partage l'avis de ses compagnons sur l'indépendance du Liban, l'extension des frontières de la montagne et la « collaboration » avec la France, il restera plutôt fidèle à une idée restrictive et « homogène » du pays avec une nette majorité chrétienne, des régions non irrédentistes et, par suite, un climat plus serein avec une Syrie revendiquant sa bande côtière. Le Liban d'Émile Eddé s'inscrirait à l'intérieur des frontières constitutionnelles de la République ne comprenant ni Tripoli ni le Akkar, ni Baalbeck et l'est de la Békaa, ni le Djebel Amil; son rivage irait du sud de Tripoli à Tyr; non pas un « foyer chrétien », mais une République ramenée à de plus « justes frontières ».

L'État du Grand Liban proclamé par Gouraud le 1^{er} septembre 1920, Eddé est contre son administration directe par les Français; elle relèverait de la politique coloniale et non des principes du mandat. Il est alors écarté de la scène politique et fonde avec d'autres, dont Béchara al-Khoury, le parti du Progrès (hizb al-taraqqi) prônant, outre l'indépendance, des élections et un régime fondé sur la compétence et le mérite, ce qui exclut l'organisation communautaire. En 1922, il est élu au Conseil représentatif député maronite de Beyrouth et s'y illustre par des motions doublement indépendantistes, visant à libérer l'administration de l'État de Damas et des autorités mandataires; en



D.R.

1924, il devient président de ce Conseil. Mais il est écarté en extrême en 1925 du gouvernement du Grand Liban au profit d'un gouverneur français. Autour de cette date, il devient un adversaire du haut commissaire radical le général Sarrail et prend forme son différend avec Béchara el-Khoury. Leur lutte dominera près de trente ans la vie politique libanaise. Il est étonnant que le plus anti-éddiste des conseillers de ce dernier soit son « guide » et beau-frère Michel Chiha; les raisons en restent mystérieuses.

Le plus intense moment de la carrière politique d'Émile Eddé fut sa formation d'un cabinet ministériel sous le second mandat de Charles Debbas. Il fut de courte durée (12/10/1929-20/3/1930) et reste jusqu'à présent le seul à avoir été renversé par un vote parlementaire

dans l'histoire de la République. Il s'attaqua aux rouages administratifs, financiers et juridiques et les frappa « du sceau de l'austérité, de la rigueur et de la restructuration » par un recours intense aux décrets-lois. On lui doit des structures encore vivantes. Il eut contre lui les cadres administratifs atteints, leurs protecteurs politiques et bientôt ce fut la plus large alliance regroupant B. el-Khoury, A. H. Karamé, Riad el-Solh... le cadre du débat se déplaça du politique au communautaire et les pires propos furent prêtés à Eddé. D'être « trop téméraire et trop confiant » précipita sa chute et les autorités mandataires prirent peur pour elles mêmes de l'union qui se fit contre lui.

Laissons de côté l'échec de 1932 où Eddé appuya la candidature de Cheikh Mohammad el-Jisr

pour empêcher B. el-Khoury d'être élu à la présidence de la République, intrigue qui aboutit à la suspension de la constitution par le haut-commissaire Ponsot. Touchons au mandat présidentiel d'Eddé (1936-1941) élu le 20 janvier par une majorité de députés musulmans. Il doit désormais défendre et sauvegarder une République différente de ses conceptions mais entrée dans les faits et il s'exécute. Son mandat est loin d'être facile à l'ombre d'un conflit mondial qui s'annonce, pris entre De Martel, haut commissaire qui se comporte en proconsul, des pré-lats maronites qui lui reprochent sa

politique pro-musulmane, des musulmans qui ne cessent de revendiquer l'appartenance à la Syrie, le mécontentement populaire suite aux dépréciations successives du franc et à l'inflation galopante, une opposition parlementaire féroce et relayée par *Le Jour* de Chiha... Les initiatives ne manquent pas cependant : choix de présidents de conseil sunnites, unification du régime fiscal, Office national du blé... Mais c'est dans le traité d'amitié et d'alliance signé en 1936 qu'Émile Eddé a mis toutes ses convictions politiques (à l'exception de la laïcité) : le Liban indépendant et souverain lié à la France et garanti par elle. Suite aux pressions des militaires, le Parlement français ne le ratifia pas.

Dans ce que l'auteur appelle pudiquement « la crise de novembre 1943 », le rôle d'Eddé est malheureux. Il fonde cette année là le Bloc national et gagne la majorité des députés aux élections du

Le Liban d'Émile Eddé s'inscrirait à l'intérieur des frontières constitutionnelles de la République ne comprenant ni Tripoli ni le Akkar, ni Baalbeck et l'est de la Békaa, ni le Djebel Amil

Mont Liban. Mais Spears voit en lui « le pire laquais des Français » et il assiste au triomphe présidentiel de son vieil adversaire. Il vote la confiance au cabinet Riad el-Solh mais se retire lors des modifications indépendantistes de la constitution pour marquer sa désapprobation à un vote non respectueux du règlement de la chambre. En acceptant d'être nommé chef de l'État après l'emprisonnement des autorités libanaises à Rachaya, il devient impopulaire et est accusé de trahison. « J'ai mangé votre pain pendant trente ans, je dois payer », dit-il aux Français. Mais dès 1946, il est de retour sur la scène po-

litique et les manifestations lors de son décès en 1949, dans un climat de corruption étatique, montrent une fidélité populaire à son image.

Nous devons à Michel Van Leuw non seulement une excellente biographie du président libanais, mais une contribution importante à l'histoire du mandat nourrie principalement des archives françaises et britanniques. S'il s'est rarement appuyé sur les sources de langue arabe et s'il a négligé d'éclairer les assises populaires du politicien, il a pu construire un regard objectif sur le positif (honnêteté, intégrité, courage) et le négatif (obstination, esprit de parti, relations avec les sionistes) du personnage ainsi que des autorités mandataires.

FARÈS SASSINE

ÉMILE EDDÉ (1884-1949). AUX SOURCES DE LA RÉPUBLIQUE LIBANAISE de Michel Van Leeuw, 2 vol., Geuthner, 2018, 779 p./194 p. Annexes.

Nouvelles

HAMS EL-NOUJOUR (LE CHUCHOTEMENT DES ÉTOILES) de Naguib Mahfouz, *Dar el-Saqi*, 2019, 144 p.

Dix-huit nouvelles de Naguib Mahfouz viennent d'être publiées pour la première fois dans un livre. On doit leur découverte à Mohamed Shoair, un journaliste et critique littéraire égyptien qui, il y a quelques années, s'était donné pour tâche de retrouver le manuscrit de l'un des plus célèbres romans de Mahfouz, *Les Fils de la médina*. Ses recherches n'ont malheureusement pas abouti; néanmoins il a pu dénicher un petit trésor : une petite boîte que la fille du romancier lui a remise et qui contient des cahiers, des lettres, quelques manuscrits de romans, des contrats de traduction ainsi qu'un dossier sur lequel Mahfouz a écrit à la main : « *Nouvelles publiées, rédigées entre 1993 et 1994.* » Or Shoair a constaté que parmi les quarante récits regroupés dans ce dossier, dix-sept n'ont été publiés que dans la revue *Nisf el-dounia* tandis qu'un seul est absolument inédit. Réunies dans un recueil intitulé *Hams el-noujoum (Le chuchotement des étoiles)*, et précédées d'une introduction de Shoair, ces nouvelles sont parues chez Dar el-Saqi le 11 décembre 2018, jour anniversaire du maître égyptien.

Il est légitime de se demander si ces textes présentent un intérêt réel pour quiconque d'autre qu'un universitaire ou un biographe – car, après tout, l'auteur lui-même s'est abstenu (ou a négligé) de les publier dans un livre; mais leur lecture balaie toute réserve. Ces nouvelles nous replongent immédiatement dans l'univers unique et fascinant de Mahfouz, celui de la *bâra* (quartier) anonyme et grouillante de vie, à la fois symbole de l'Égypte, du monde et de la création toute entière. Dans ces récits si courts, et dont le plus long ne dépasse pas les cinq pages, nous retrouvons également ce style

Le trésor caché de Naguib Mahfouz



D.R.

si particulier qui mêle inextricablement le réalisme à l'allégorisme, et que Mahfouz commença à développer vers la fin des années 1950, après s'être éloigné du réalisme pur de sa fameuse *Trilogie du Caire*.

Il n'est peut-être pas futile de noter que Mahfouz est l'un des très rares grands romanciers à avoir si souvent recours à l'écriture allégorique (Melville, Kafka, Saramago et Coetzee sont parmi les quelques noms qui peuvent venir à l'esprit). C'est que l'allégorie, avec son habituel schématisme excessif et son caractère quelque peu grandiose, sied probablement mal au roman (et, par extension, à la nouvelle), à ce genre littéraire qui s'occupe surtout de la complexité et de l'ambiguïté de l'existence humaine, tout en n'omettant rien de ses aspects triviaux.

Or les romans et les nouvelles allégoriques de Mahfouz sont si réussis car ses allégories sont aussi

Même les nouvelles qui versent le plus dans le fantastique peuvent être lues comme de simples histoires réalistes.

complexes et ambiguës que la vie, à tel point qu'elles en deviennent presque opaques et qu'on peine à leur trouver un sens univoque. Il est vrai que nombre de commentateurs se plaisent à fournir de ses textes des interprétations, surtout politiques et religieuses, où chaque élément du récit se trouve être un symbole limpide d'une idée abstraite bien déterminée; mais si pareille rigidité caractérisait vraiment notre auteur, la valeur littéraire de son œuvre serait bien peu de chose. Ce schématisme que certains attribuent injustement à Mahfouz est démenti par chacune de ces dix-huit nouvelles : comme beaucoup de ses autres œuvres, elles génèrent d'elles-mêmes, presque sans effort de la part du lecteur, une multiplicité d'interprétations dans l'esprit de celui-ci; et même celles qui versent le plus dans le fantastique peuvent toujours être lues comme de simples histoires réalistes.

TAREK ABI SAMRA

BLAGUES POUR MILICIENS de Mazen Maarouf, traduit de l'arabe par Bruno Barmaki, Flammarion, 2019, 170 p.

Mazen Maarouf revient sur les traumatismes de son enfance, sans pathos, en ayant même recours à l'absurde, au fantastique, à l'humour surréaliste.

Dans ces quatorze nouvelles dont la première, la plus longue, donne son titre au recueil, *Blagues pour miliciens*, tout paraît possible, y compris qu'une vache entre dans un cinéma, ou que des miliciens contraignent un père de famille à leur inventer chaque jour une histoire, censée être drôle et les faire rire. À l'impossible nul n'est tenu, mais sa vie sauve et celles des siens sont à ce prix. L'un des thèmes majeurs de ce livre ce sont les rapports entre les fils, des gamins qui subissent la guerre, finissent par trouver presque normal de passer la moitié de leur temps dans des caves ou des abris contre les bombardements, voient leurs mourir autour d'eux, et les pères, humiliés, subissant, parce que tous ne sont pas des combattants, des héros.

Mazen Maarouf est né en 1978 à Beyrouth, après que sa famille, des réfugiés palestiniens, a fui

Une jeunesse dans les camps



D.R.

Dans ces quatorze nouvelles, tout paraît possible, y compris que des miliciens contraignent un père de famille à leur inventer chaque jour une histoire drôle.

le camp de Tell el-Zaatar, celui de Septembre noir. Chimiste de formation, puis traducteur, journaliste, il s'est lancé en littérature en 2008, en publiant des recueils de poèmes. Trois, à ce jour, dont l'un, *Un ange sur une corde à linge*, a été traduit en français et publié à L'Amandier en 2013. Ensuite il a écrit ce premier recueil de nouvelles, en arabe, lequel a reçu « Al-Multaqa Arabic Short Story Prize ». Il vit aujourd'hui entre Beyrouth et Reykjavik, en Islande, pays dont il a obtenu la nationalité. Ce qui n'est guère commun. Peut-être le fait d'habiter si loin du Moyen-Orient lui a-t-il fourni le recul nécessaire pour revenir sur la guerre qui a marqué son enfance comme celle de tous les jeunes Libanais, et tous les autres.

À l'heure où la guerre a cessé, mais où elle a embrasé le reste de la région, plutôt qu'un témoignage, Mazen Maarouf a préféré puiser dans son imagination, la faire se télescoper

avec la réalité qu'il a vécue, revisitée, transcendée sans concession, de façon parfois crue, souvent drôle, voire absurde. Son livre est en cours de traduction dans dix autres pays. C'est à n'en pas douter un talent prometteur, dont on aimerait bien suivre le parcours et l'œuvre à venir, forcément atypiques.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAIHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURANI

Contributeurs : ZEINA ABRAHIM, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, KATA GHOSN, MICHEL HAJI GEORGIU, WILLIAM IRIGOYEN, VENUS KHOURY-GHATA, HENRY LAURENS, YOUSSEF MOUAWAD, JEAN-CLAUDE PERRIER, OLIVER ROHE.

E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com